



avec le concours de l'ONAC des Bouches-du-Rhône



1914 — 1918 c'est la grande Guerre ou la Guerre « Patriotique », chacun a conscience de combattre *pro patria et pro domo*, pour sa Patrie et pour sa maison.

« Cette tragédie a mit en exergue les pires défauts et les plus hautes vertus de notre race; c'est parce que la frivolité, la paresse mentale, la sottise présomptueuse, la veulerie et la perte de l'esprit civique l'ont emporté trop longtemps qu'il fallut ensuite imposer le sacrifice suprême aux Martyrs de Verdun. » Citation empruntée au Livre « VERDUN » de Jacques-Henri LEFEBVRE

Il y a 90 ans nos Poilus ont vécu « l'Enfer de Verdun » et la légende de cette Bataille repose sur :

- La Résistance opiniâtre que les Poilus ont opposé à l'Armée Allemande
- ♣ L'hécatombe qu'elle causa dans les 2 camps

Dix mois durant, les combattants de Verdun n'obéirent qu'à un impératif « tenir ». A Verdun, il n'y eut bientôt plus de front, mais un enchevêtrement, un émiettement inextricable de boyaux et de tranchées ; isolée bombardée, entièrement livrée à elle-même chaque unité eut bientôt la conviction que le sort de la bataille dépendait d'elle. Jamais tant d'hommes (3.000.000) n'assumèrent cette responsabilité avec un tel renoncement.

De ces 300 jours et 300 nuits de combats acharnés, 26.000.000 d'obus tirés par les artilleries, des milliers de corps déchiquetés, environ 300.000 soldats français et allemands y trouvèrent la mort dont la moitié ne reçurent aucune sépulture ; ce qui fait de ce champ de Bataille une Nécropole de 150 Km/2.

C'est pour toutes ces raisons que, parrainé par le Service Départemental de l'ONAC des Bouches-du-Rhône et la Ville d'Aix-en-Provence, le Comité d'Entente d'Associations d'Anciens Combattants et Patriotiques du Pays d'Aix a pris l'initiative de mobiliser le Monde Combattant Aixois autour de cette belle journée du Souvenir et dont l'objectif était de :

- ♣ rappeler à nos compatriotes les moments difficiles qui jalonnent notre histoire.
- 4 faire découvrir aux jeunes générations les immenses qualités de nos Poilus, fierté de tout un Peuple.
- ♣ mettre l'accent sur le rôle déterminant des femmes dans cette guerre.

#### MERCREDI 24 MAI 1916 DANS L'ENFER DE VERDUN AU FORT DE DOUAUMONT

« Au petit jour - en ce matin du 24 mai - la situation nous apparaît avec une netteté effrayante ; nous sommes entourés.

Nous faisons feu partout ; et alors, commence un de ces duels tragiques, trop souvent ignorés dans cette guerre, duel où l'un des partis, condamné d'avance, n'a plus que la suprême ressource de bien mourir !...

Exposés à tous les coups, mes hommes tombent les uns sur les autres. Ils meurent silencieusement. Je reçois une balle au bras droit.

Les Allemands, trouvant encore que cela ne va pas assez vite, ont installé des minenwerfér à quatre cents mètres de là, et à chaque instant, d'énormes torpilles ouvrent des cratères sur toutes les faces.

Seuls me restent quelques hommes perdus dans les trous d'obus et qui n'ont plus de munitions. Il doit être midi. Les Allemands, pressentant que nous sommes à bout, s'élancent de tous côtés.

Une mêlée atroce se produit. Rassemblant mes dernières forces, suivi d'un petit groupe, je tente de percer vers les lignes françaises. Nous roulons dans le fossé. Mon bras me refuse tout secours...

J'ai perdu mes armes. Des mitrailleurs brandebourgeois se précipitent et nous font prisonniers.

Nous pleurons de rage! Nous avions résisté plus de trente heures. »

Récit du Capitaine Monneret

#### MERCREDI 24 MAI 2006 DANS LA DOUCEUR PROVENÇALE A AIX-EN-PROVENCE

**11h00** - Cimetière Saint Pierre – c'est en cortége ; composé des Drapeaux des Associations d'Anciens Combattants et Patriotiques, des Figurants en tenue de "Poilus", des autorités Civiles et Militaires, des Anciens Combattants et tous ceux qui partagent nos valeurs que nous avons rejoins le Monuments aux Morts de la guerre 14/18 où sont inscrits les 725 enfants d'Aix "Morts pour la France" lors de ce conflit.



C'est à un élève du Lycée Militaire qu'est revenue l'honneur de débuter la cérémonie en donnant lecture de l'hommage prononcé par Monsieur André MAGINOT, Ministre de la Guerre, le 27 août 1922, lors de l'ouverture solennelle du « Livre d'Or des médaillés de Verdun ».

Après que les Autorités et les Anciens Combattants eurent déposé les gerbes, la Sonnerie « aux Morts » a marqué l'ouverture d'une émouvante Minute de silence, clôturée par le Refrain de « la Marseillaise » qui immanquablement nous fait relever la tête.

14h00 - Hôtel de Ville d'Aix-en-Provence - Salle des Etats de Provence

Après avoir souhaité la bienvenue à un nombreux public, la Président Henri GARRIC ouvre la séance par ces quelques mots chargés d'émotion :

"Ceux de Verdun ne sont plus, nul ancien combattant des Eparges ou glorieux mutilé pour rappeler ce que furent leurs souffrances. Mais, à nous, Anciens Combattants des dernières générations de feu, l'exigence de l'Honneur nous impose de ne pas oublier ces magnifiques Poilus.

Comment ne pas être interpellé par les citations, prononcées il y a 55 ans, par Monsieur Maurice Genevoix, un héros de cette guerre

#### « L'oubli viendra, l'oubli vient déjà »

Nous qui avons porté les Armes de la France, nous qui sommes aujourd'hui dans la même chronologie de temps, notre dernier devoir est d'entretenir leur souvenir. Nous devons une éternelle fidélité à tous les « Morts pour le France ».

Même si nous n'avons pas vécu un tel "Enfer", confrontés aux mêmes dangers, nous avons obligation de porter témoignage de cette génération et d'en être l'ultime rempart contre l'indifférence où l'incompréhension.

Comment rester insensible à ces mots : « Celui qui a une fois entendu, dans une nuit glaciale et pluvieuse, la plainte d'un blessé perdu en avant des lignes, recueilli au fond de ses yeux le regard d'un camarade mourant, celui-là continuera d'entendre cette plainte, de revoir ce regard bouleversant. »

Lors de tous conflits, le soldat a été confronté à ces signes bouleversants qui hantent à tout jamais nos nuits. Aussi, comment pourrions-nous oublier ces millions d'hommes qui ont fait la légende de cette Bataille et tous ceux qui ont lutté pour l'honneur de la France.

Et enfin ne disait-il pas pour conclure : « C'est le soldat français qui a gagné la Bataille de Verdun. Il l'a gagnée par son courage, son abnégation, sa foi en l'homme, et par l'espoir, au delà de sa propre vie, d'assurer aux hommes de demain un avenir plus clair et plus digne »

Leur seule ambition fut de nous assurer des lendemains bien meilleurs. Notre seule mission se doit de magnifier ce courage et cette abnégation, de sublimer cette foi et cette espérance en l'homme.

Ce serait faire injure aux Poilus qui lui ont voué une grande admiration, que de terminer ce chapitre sans évoquer le Commandement, au premier rang duquel je citerai le Général Pétain.

Oui, Pétain... celui de Verdun!

Ce fantassin a eu pour ses hommes une très grande attention. Nul n'a mieux que lui mesuré l'importance de l'artillerie, la nécessité des préparations, l'obligation d'écraser par le canon la position à prendre. En toutes circonstance il a imposé cette méthode de préparation minutieuse qui ménage l'infanterie.

C'est après le désastre du 21 février qu'il prend le commandement de l'armée de Verdun quand l'ennemi menace d'atteindre les dernières collines qui protègent la forteresse. Il organise et consolide cette barrière qui semble précaire. Il dirige la résistance aux furieuses attaques de l'ennemi. Il fait construire des lignes de chemin de fer, des routes, des canaux, des abreuvoirs, des gares, des cantonnements, des dépôts, des abris, des boyaux, des tranchées, qui seront les éléments déterminants de la victoire finale.

le 10 avril 1916, malgré les succès partiels obtenus par les Allemands, les troupes françaises tiennent toujours la « position de barrage » fixée par le commandant de la 2e Armée. C'est pourquoi, il termine son célèbre ordre du jour par :

#### « Courage, on les aura! »

Dés 1914, c'est plus de 8 millions d'hommes qui quittent le foyer, le travail. Les femmes prennent la relève. Le monde du travail devient un monde féminin.

Dans les campagnes françaises, dès août 1914 les femmes terminent les récoltes et prennent la relève.

L'Armée a un besoin pressant de munitions. Après avoir la main-d'œuvre coloniale et étrangère, l'Etat fait appel aux "munitionnettes".

Quand elles ne sont pas "mineurs", "livreurs de charbon", "conductrices de Tramway", "chauffeurs" ou encore "employés du gaz".nous les retrouvons dans des "ouvroirs", ateliers organisés par les mouvements de charité, où elles confectionnent des vêtements pour les soldats.

Les femmes assument leur part de guerre, elles deviennent infirmières, ou encore se font marraine de guerre.

Se sont toutes ces femmes admirables que nous allons vous présenter au cours de cette après-midi. Ce rôle sera mené par de toutes jeunes femmes, qui ont accompli

TON NEUR STATE OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY

avec enthousiasme et talent la délicate mission de retracer la vie de leurs aïeules"

Monsieur Henri GARRIC Président du CEPA Chevalier de la Légion d'Honneur Médaillé Militaire Croix de la Valeur Militaire (4 Citations) Croix du Combattant Volontaire

## Les femmes dans l'agriculture pendant la Première Guerre Mondiale.

Sujet préparé par l'Association Départementale des Anciens des Missions Extérieures (FNAME)

#### Président Eric JOUVE

#### Conférencière Madame Renée LOPEZ

L'étude de l'histoire des femmes pendant la Première Guerre Mondiale est assez récente.

A la veille de 1914, la France est un pays rural où plus de la moitié de la population (environ 39 millions d'habitants) vit à la campagne (dans des villes de moins de 2500 habitants). Huit millions d'agriculteurs y cultivent la terre dont 2 700 000 femmes. Cette agriculture est peu mécanisée et nécessite donc travaux demandant de la force et de l'endurance.

Les femmes du monde rural ont été peu « médiatisées » et étudiées surtout si on les compare aux « munitionnettes » et aux infirmières. Les agricultrices sont certes discrètes mais aussi difficiles à atteindre car isolées et dispersées sur le territoire.

Les débuts de la guerre. (Le 1<sup>er</sup> Août la France mobilise, le 3 Août, l'Allemagne déclare la guerre à la France).

Le 2 Août 1914, lorsque sonne le tocsin, pour la population c'est la stupeur et l'étonnement. On est en pleine période de travaux agricoles (les moissons au nord et la préparation des vendanges au sud), les relations internationales ne font pas partie des principales préoccupations des paysans.

Emilie Carles dans son livre : « Une soupe d'herbes sauvages » écrit :

« C'était la pleine moisson : Quand on a entendu les cloches sonner, on s'est demandé pourquoi elles sonnaient comme ça. C'est le garde champêtre qui nous a annoncé la nouvelle. Il disait à tous ceux qu'il croisait : « c'est la guerre, c'est la guerre! » vraiment, ça n'avait pas l'air vrai, le mot même ne semblait pas réel, il fallait qu'on se le répète entre nous jusqu'à ce qu'il devienne un mot qui ressemble à quelque chose ....

Ce n'est que le lendemain ou le surlendemain que la guerre a commencé à montrer son vrai visage. Quand les ordres de mobilisation générale et les feuilles de route sont arrivés dans les familles....

Tous les hommes valides recevaient leur feuille, la guerre c'était d'abord ça, la séparation .... En l'espace d'une semaine, le village avait changé du tout au tout, il n'y avait plus un homme entre 20 et 30 ans, ils étaient tous à la guerre. »

La mobilisation est extrêmement rapide et massive : 5,2 millions d'hommes sont mobilisés dont 2 millions d'agriculteurs. Les campagnes sont donc durement touchées.

Il ne faut pas oublier d'autres métiers concernés par la mobilisation : forgerons, maréchaux-ferrants, gardes champêtres, boulangers, tous indispensables à l'agriculture et à la vie du village.

A cela s'ajoute les réquisitions des animaux pour l'armée : 2,2 millions de chevaux, 170 000 mulets, les bovins pour nourrir l'armée et prévoir le ravitaillement de Paris en cas de siège (on avait gardé le souvenir du siège de 1870). Ce qui pose d'innombrables problèmes.

En quelques jours, la campagne avait été vidée de ses meilleurs bras et de ses meilleures bêtes.

Conscient de cette désertion des campagnes, le Président du Conseil René Viviani, qui croit à une guerre courte, lance un appel le 7 Août, pour stimuler ceux (donc surtout celles) qui sont restés dans les campagnes. Il emploie un ton et un vocabulaire patriotiques comme s'il s'adressait à des soldats :

« Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie

Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille.

Préparez vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés.

Il n'y a pas dans ces heures graves, de labeur infime.

Tout est grand qui sert le pays.

Debout! A l'action! A l'oeuvre!

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde. »



Dans un Village occupé: les femmes et les enfants sont réquisitionnés pour les moissons.

Entre temps, des marins avaient été envoyés pour aider aux travaux agricoles. Mais c'était une goutte d'eau dans un océan de besoins !

Finalement la guerre dut être acceptée, en espérant qu'elle serait courte et facile.

Mais plus d'une femme de la campagne habituée à partager les travaux de la ferme (travaux domestiques, occupation des enfants, soins aux animaux et à la volaille, jardinage pour les femmes, gros travaux des champs et relations extérieures pour les hommes), se demandait comment elle allait faire face à la situation.

Dans son roman, intitulé « Dans la guerre », Alice Fernay traduit l'angoisse qui peut étreindre une jeune femme qui voit partir son mari, alors qu'elle reste avec un très jeune enfant et une belle mère hostile :

« Félicité pensait que c'était trop de donner le mari et le cheval. La colère en elle le disputait à l'abattement. Elle



Au prix d'un dur labeur, les paysannes remplacent à la fois les hommes mobilisés et les bêtes réquisitionnées.

cruellement sentir et chaque année était plus dure que la précédente.

devinait trop clairement quels soucis s'approchaient. Les champs aussi allaient pleurer.

Comment vais-je faire sans toi? demandait piteusement Félicité à son mari. Mais Jules n'eut pas le temps de dire un mot. (la belle mère répondit avant son fils)? Tu feras comme les autres! Tu pleureras pas longtemps le soir dans ton lit parce que tu tomberas comme un mort! tu auras jamais autant travaillé!»

D'Août à Octobre 1914, il y eut un véritable élan patriotique, moissons et vendanges furent rentrées, mais très vite on se rendit compte que la guerre allait durer. Et l'interminable attente commença pour toutes les femmes, tenaillées par l'angoisse d'une visite ou d'une lettre annonçant une mauvaise nouvelle.

#### L'installation dans la guerre.

La guerre s'éternisa pendant plus de quatre longues années. Le manque de bras se faisait

Un million deux cent mille femmes étaient devenues un rouage essentiel de l'économie : elles devaient nourrir huit millions de mobilisés et plus de trente millions d'habitants.

Les épouses et les filles d'agriculteurs furent mises à contribution. Plus d'une dut abandonner ses activités : Emilie Carles abandonne ses études pour remplacer ses deux frères, une jeune couturière de 16 ans retourne à la terre car son frère de 20 ans a été mobilisé en 1914 etc..

Certaines réalisent des prouesses : Marie Deniou d'Exoudun remplace le boulanger avec son frère de 14 ans et fabrique 400kg de pain pendant plusieurs mois. En Algérie, des femmes de colons assurent la vente et l'expédition des grains vers la métropole.

Les hommes mobilisés étaient très inquiets et doutaient (souvent à juste raison) des capacités des femmes pour s'occuper de la ferme ou de l'exploitation agricole. Celles-ci restent souvent sous la vigilance d'un membre de la famille : père, beau-père, oncle, cousin..

Du front, les agriculteurs soucieux donnent des conseils à leurs mères, sœurs, épouses....

Voici quelques extraits de lettres compilées dans l'ouvrage : « Paroles de Poilus »

- « Quand papa fera sa bouillie bordelaise, qu'il n'oublie pas de faire un bon lait de chaux dans un grand cuvier sans y ajouter de l'eau, cela fait tourner la pièce..... Il me dira s'il a compris et les résultats dans votre prochaine lettre » (Le 2 juin 1915, soldat non cité)
- ${\it « Ce que vous ne pourrez pas faire, laissez le sans regret. Surtout pour le foin : les vaches faucheront bien ce que tu ne pourras pas faire faucher. {\it » (Jean Dron, le 12/06/1915)}$
- « Tu feras couper ton foin. Ces jours-ci, il sécherait bien. As-tu vendu les pommes de terre. Si j'étais à ta place, moi, ma petite Lucie, je ferais beaucoup de Noires. Elles donnent encore beaucoup plus que les autres et sont faciles à arracher... Tu dois avoir du joli seigle.. Baptiste et Mimi doivent être bien déçus que leur sursis n'a pas réussi. Sans cela les foins se seraient bien rentrés et la moisson aussi. » (Jean Dron 18 mai 1918)

Loin du front, sous les bombes, les soldats paysans restent viscéralement attachés à leur terre.

Quelques femmes s'en sortent très bien. On cite des cas en Dordogne où l'exploitation fut mieux gérée et où les dettes furent épongées. Mais cela reste l'exception.

D'une façon générale, les femmes ne pouvaient pas remplacer les hommes parce qu'elles n'étaient pas assez nombreuses et parce que beaucoup de travaux nécessitaient une force qu'elles n'avaient pas.

La « Société de l'effort féminin » tenta de calculer le taux de remplacement d'un homme par les femmes et en conclut, selon la région et la nature des travaux qu'il fallait trois femmes en Dordogne pour remplacer un homme, mais qu'elles fournissaient les 4/5<sup>ème</sup> du travail d'un homme dans les Charentes et les 9/10<sup>ème</sup> dans les Pyrénées!

Les femmes se sont épuisées au travail parce qu'il y en avait trop et parce que certains travaux étaient trop durs, trop pénibles pour leur constitution. La mécanisation n'était pas assez développée.

Voici ce que raconte Emilie Carles:

« Je n'avais plus aucune notion du temps, une année aurait pu être un jour ou 10 000 ans, c'était pareil. La seule chose qui comptait, c'était le travail et la fatigue, la fatigue et le travail, jusqu'à l'épuisement...

Avant de s'en aller, Joseph (son frère) m'avait appris à labourer. Le plus dur n'était pas tant de se débrouiller avec un mulet ou un attelage de vaches, que de tenir le manche de la charrue. Je n'étais pas grande. Je me souviens que nous avions une charrue toute simple, un araire avec un manche fait pour un homme. Pour moi, il était bien trop haut.

Quand je faisais un sillon avec cet engin, chaque fois que j'accrochais une pierre, je recevais le manche dans la poitrine ou dans le visage. Pour moi, labourer était un véritable calvaire. Un jour, le coup fut si fort que j'ai lâché la charrue et laissé filer l'attelage. Sur le moment j'avais été à moitié assommée. Mon père qui me suivait s'était aussitôt fâché tout rouge, il était venu vers moi avec le manche de la grappe, prêt à me frapper, « Allez, allez, m'avait-il dit, rattrapez moi ça, il faut reprendre la charrue tout de suite. » j'en ai pleuré autant de rage que de douleur, mais j'ai repris le manche et j'ai redressé le sillon. »

Parfois les femmes utilisent des machines plus perfectionnées mais aussi plus dangereuses comme les faucheuses, les moissonneuses, les batteuses. Les chutes, les membres sectionnés, les fausses couches ou les naissances prématurées sont nombreuses.

Par sécurité, certaines femmes abandonnèrent la jupe longue pour une culotte de travail. Ce qui étonna beaucoup à l'époque.

#### L'Etat est intervenu pour aider les femmes.

Le 4 Août 1914, il instaura une allocation pour les familles nécessiteuses.

Puis des pensions furent versées aux veuves. Dans les campagnes, ces petites sommes régulières changèrent la vie de femmes peu habituées à disposer d'argent liquide. Elles allaient toucher leurs allocations en ville, ce qui les sortait du village. Parfois elles se laissaient tenter par quelques menus achats : bas de soie, pâtisseries, orange ou barre de chocolat pour un enfant. Ce qui fut fort décrié par certains journaux.

Cependant, c'est surtout sur le manque de main d'œuvre que le gouvernement porta ses efforts, mais il y avait disproportion entre les besoins et les moyens. L'armée gardait les paysans, surtout enrôlés dans l'infanterie, elle jugeait que leurs compétences n'étaient pas indispensables sur leur lieu de travail.

- En 1915, quelques permissions furent accordées pour les semailles. Elles ne duraient pas plus de dix jours. Mais en 1916, avec les grandes offensives, les permissions s'arrêtèrent.
- A partir d'Avril 1915, des prisonniers de guerre allemands (environ 50 000) furent mis à la disposition de l'agriculture. D'une façon générale ces prisonniers firent preuve de bonne volonté mais c'était rarement des paysans !
- L'office National de la main d'œuvre créé en 1915, fit venir 150 000 immigrants, ce qui était bien peu par rapport aux 2 à 3 millions de mobilisés! Ce furent surtout des Espagnols et des Portugais ainsi que quelques Italiens. Ils préféraient travailler loin des zones dangereuses dans le sud, or c'est au Nord, dans le Bassin Parisien que l'on trouve les grandes exploitations céréalières. On a même essayé de placer des Nord Africains et des Indochinois, mais le monde paysan, peu ouvert, y était hostile.
- On a aussi fait appel aux élèves pendant les vacances.
- En 1917, 180 000 soldats agriculteurs, âgés de plus de 46 ans ou père de plus de cinq enfants ou veuf avec quatre enfants, furent libérés. Mais, dans le même temps, ils étaient remplacés par 360 000 jeunes des classes 1917,18 et 19. Ces mesures aggravèrent donc la situation.

On essaya aussi d'encourager les femmes par des concours agricoles en leur remettant des médailles, mesure peu onéreuse qui pouvait les stimuler.

Le 10 Février 1916, le journal « Le Centre », remarque deux sœurs, Pauline et Louise Brunet qu'il nomme « Vaillantes Françaises »et qui furent décorées de la médaille d'argent au concours de la « Société Agricole de l'Allier » :

« Elles exploitent leur petit domaine sans défaillance avec l'aide d'un jeune Belge. Depuis un an, on les voit tour à tour, soigner les animaux de la vacherie, de la porcherie, de la basse cour. Depuis un an, on les voit conduisant leur attelage à la charrue, rentrant les foins, leur moisson, tout en soignant leurs deux enfants. Toujours levées à l'aube, elles ne se couchent jamais avant dix heures, lorsque tout est rangé et mis en ordre à l'intérieur de la maison. »

Cette description correspond au sort de la majorité des agricultrices.

Les champs furent donc mal cultivés.

A Valensole, un vieil agriculteur, le Papé Chabrand, regarde avec tristesse un champ de blé où : « le blé est rare comme la barbe d'un jeune homme, un blé jaune et anémique....un blé semé par la main d'une femme, un blé d'enfant. »

Les rendements du blé passent de 13,3 à 8,7 quintaux à l'hectare.

Les terres labourées, trop difficiles à cultiver, reculent au profit des cultures fourragères et même des friches.

Les femmes avantagent des cultures plus faciles telle que celle de la pomme de terre qui assure la nourriture familiale.

D'exportatrice de denrées agricoles, la France devient importatrice et s'appauvrit rapidement car il faut payer avec les réserves d'or.

Si le manque de main d'œuvre a accéléré la mécanisation dans les exploitations les plus riches, certaines femmes furent attirées par la ville et les industries de guerre où elles étaient mieux payées et disposaient parfois de cantines et de garderies. L'exode rural s'accéléra.

On oublie souvent le cas des populations situées en zone occupée, soit neuf départements au nord de la ligne du front. Après l'exode du début de la guerre, des civils sont retournés chez eux. C'était principalement des femmes, des enfants et des vieillards, puisque les hommes adultes étaient toujours mobilisés.

Les conditions de vie de ces populations étaient beaucoup plus dures qu'au sud du front.

Les villages étaient dirigés par des militaires allemands. Les femmes connaissaient les mêmes surcharges de travail que dans les régions non occupées, mais elles étaient soumises aux travaux supplémentaires (voiries, tranchées de l'arrière, travaux agricoles au service de l'occupant...) imposés par les Allemands, elles supportaient des réquisitions exorbitantes et imprévisibles. En cas de refus, elles pouvaient être arrêtées, envoyées en Allemagne pour travailler ou être emprisonnées. Les déplacements étaient contrôlés et il fallait respecter le couvre feu. Le courrier était interdit, elles ne pouvaient pas avoir de nouvelles de leurs soldats ni de la famille restée de l'autre côté du front.

Quand les Allemands reculèrent, ils détruisirent tout en partant et les habitants épuisés par les privations furent totalement ruinés.

#### La sortie de la guerre.

Le 11 Novembre 1918 marque l'arrêt des combats, mais il faudra encore attendre de longs mois pour le retour des soldats.

Pour le monde agricole, la guerre a été une véritable tragédie humaine. Les paysans ont fourni les fantassins, c'est à dire la catégorie la plus touchée par les combats. Sur 3millions 700 000 mobilisés, on compte 500 à 700 000 morts et 360 à 500 000 blessés. Par exemple à Montbrison, seulement un poilu sur trois est revenu des combats. L'agriculture a perdu entre un quart à un tiers de ses hommes les plus aptes au travail !

Veuves, célibataires (« veuves blanches ») et orphelins sont nombreux dans les villages. Certaines femmes continuent à exploiter la ferme : on constate donc une féminisation de l'agriculture. D'autres préfèrent partir en ville et vendent leurs terres à ceux qui restent à des prix souvent intéressants pour l'acheteur car elles n'avaient pas pris conscience de la dévaluation de la monnaie artificiellement maintenue.

Mais pour la majorité des femmes, l'après guerre s'est traduit après un retour à la normale et aux valeurs traditionnelles. Le chef d'exploitation qui rentrait indemne a repris la place qu'il occupait. La femme retrouva ses activités de maîtresse de maison et laissa à l'homme les gros travaux des champs et la gestion de l'exploitation.

Cependant la guerre ne fut pas tout à fait une parenthèse, elle laissa des traces. Les retrouvailles ne furent pas toujours faciles. Les femmes ne reconnurent pas toujours l'homme qu'elles avaient vu partir. Beaucoup revinrent traumatisés, aigris, malades, mutilés. Ils avaient connu l'enfer, mais aussi l'esprit de camaraderie. Ils avaient côtoyé des citadins, des gens de toutes les professions, ce qui avait changé leur mentalité. Ils avaient même pris de nouvelles habitudes alimentaires en consommant du vin et de la viande à l'armée.

Les femmes avaient appris à vivre seules. Elles avaient pris l'habitude de lire des journaux et elles avaient beaucoup écrit. Elles aussi avaient élargi leur horizon.

La grande Guerre marque donc une rupture dans la vie des femmes de la campagne. Les bouleversements avaient été trop profonds et le monde paysan, en proie à l'exode rural et même au dépeuplement dans certaines zones, fut contraint de faire une place importante aux femmes.

# La place de la femme dans les industries et le tertiaire au temps de la 1° Guerre

Sujet préparé par l'Association des Anciens Combattants de Puyricard

#### Président Ange WRIGHT

#### Conférencières Mesdames Sandrine KHALED et Dominique AVON

#### **Introduction:**

« Debout, femmes françaises (...), Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille (...) Il n'y a pas dans ces heures graves, de labeur infime. » Appel de Viviani, président du Conseil du 7 Août 1914.

La Grande Guerre ne marque pas l'entrée des femmes sur le marché du travail. En 1914 7 millions de femmes travaillent déjà dans les différents secteurs. La particularité de cette période c'est qu'elles vont occuper des postes autrefois tenus par des hommes. Le poste de secrétaire était autrefois exclusivement masculin avant 1914, il se féminise de plus en plus après la guerre. Cet exemple peut-il être généralisable ?

Les femmes dans l'économie civile furent-elles de simples intérimaires de guerre ou a-t-on assisté à une féminisation du monde du travail ?

Au début, plutôt réticents, puis encouragés par l'Etat, les patrons font tardivement appels aux femmes. Elles vont occuper des postes là où les hommes les jugent les plus aptes mais elles ne les conserveront qu'en partie après la guerre, leur devoir les rappelant dans leur foyer.

#### L'Etat et les patrons font appel aux femmes

#### Des femmes déjà présentes

En 1906, 1% de femmes sont employées dans la métallurgie, 12% dans la chimie, 36% dans le textile et 90% dans l'industrie du vêtement. Les femmes sont donc à divers degrés déjà très présentes dans les industries mais avec une division sexuée du travail c'est à dire qu'elles sont exclues des travaux très physiques et dans la métallurgie elles occupent les postes de l'entretien, du ménage. Dans certains secteurs elles étaient « légalement » exclues comme dans la typographie.

Dans le tertiaire, les femmes sont pour la plupart institutrices mais dans un milieu encore dominé par les hommes en nombre et dans la hiérarchie ? Pour les jeunes femmes des classes moyennes, l'emploi de dactylo était peu déshonorant et apportait un revenu substantiel.

Elles occupaient donc des places de subordonnées ou encadraient les enfants ce qui était dans la « nature » des choses.

#### Une mobilisation tardive dans l'industrie

C'est la fin de l'illusion d'une guerre courte qui oblige patrons et Etat français à avoir recours à la main d'œuvre féminine.

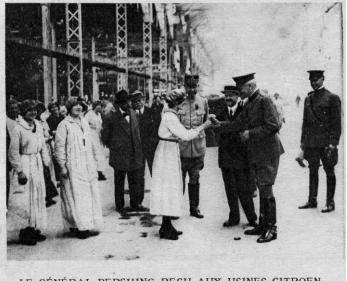
En deux semaines du mois d'Août 1914, la mobilisation enlève 3,7 millions d'hommes. 60% des actifs seront en tout pendant 4 ans et demi mobilisés.

Le besoin de main d'œuvre féminine coïncide avec la nécessité où se trouvent de nombreuses femmes chômeuses ou ménagères privées du soutien de famille. Même si ces dernières perçoivent une allocation de femmes de mobilisés. De nombreuses usines ou ateliers ont du fermer et il ne leur reste plus qu'à faire la chasse aux annonces pour le travail.

En France, contrairement au Royaume-Uni, il n'y a jamais eu d'organisation d'ensemble du travail féminin et la substitution ne fut donc pas immédiate ni systématique.

Les premières sont les boutiquières qui prennent la place de leur mari et parce qu'elles les aidaient déjà auparavant. Ce fut souvent le cas, le remplacement fut une affaire de famille sous-entendu lorsque le mari ou le frère reviendrait, il reprendrait sa place gardée pendant la durée de la guerre.

Les banques, les maisons de commerce les embauchent avec réticence, les transports également.



LE GÉNÉRAL PERSHING REÇU AUX USINES CITROEN Le général Pershing a assisté à l'inauguration d'une cantine modèle pour le personnel de l'usine. Voici une ouvrière lui offrant une rose.

En 1915, des affiches officielles sont placardées, des bureaux d'embauche sont ouverts à Paris et en province. Les premières circulaires ministérielles invitent les industriels méfiants à les employer partout où cela est possible. Cela même si c'est la période où les ouvriers spécialisés sont aussi rappelés, les fameux « embusqués ». Ce sont eux qui vont encadrer ces femmes recrutées.

#### Qui les embauche?

Dans la construction automobile et de guerre, Renault emploie un effectif féminin à 30% à la fin de la guerre. La palme revient à Citroën avec 60% du personnel féminin. Elles s'orientent surtout dans la chimie, la métallurgie, un peu l'aéronautique. Elles renforcent leur effectif dans le textile et l'alimentation.

Quoi qu'il en soit, en 1918, elles présentent 40% de la part des actifs employés en moyenne.

#### **Quelles places occupent-elles ?**

#### Dans l'industrie : une progressive substitution des hommes.

L'approche faite par les industriels et même les syndicats à propos de l'emploi des femmes, c'est qu'elles sont limitées par leur capacité physique et donc elles doivent être cantonnées à certaines tâches.

Tous les patrons s'accordent également sur le fait qu'elles ne peuvent remplacer totalement les hommes, elles sont donc moins payées qu'eux. D'ailleurs les ouvriers ont mal vu l'idée d'être concurrencés par leurs compagnes. En général, elles furent payées de 50 à 83% de moins qu'eux.

La guerre accélère la rationalisation du travail dans les grandes usines et cela facilite l'introduction du travail féminin.

Elles sont affectées à des tâches limitées et répétitives mais les patrons leur reconnaissent aussi des qualités « naturelles » de patience et d'habileté. Cela vient de la division déjà sexuée du travail. Elles sont à l'aise dans la monotonie car elles effectuent déjà dans leur vie quotidienne des tâches simples et monotones comme le tricot ou le ménage.

Ainsi elles pétrissent le pain d'épices, conduisent les machines à sertir les boîtes de conserve. Dans le textile, elles rattachent le fil des filatures, font tous les travaux de mégisserie. Dans les ateliers elles conduisent les scies à bois. Enfin, dans la typographie dont elles étaient exclues elles conduisent même les linotypes.

Dans l'aéronautique, elles sont en revanche cantonnées à l'enduisage et au vernissage des ailes.

Certaines femmes ont parfois la chance de travailler aux côtés de leur mari mais d'autres jeunes femmes n'hésitent pas à émigrer « temporairement » là où les ateliers se créent en France. Elles sont alors logées sur place dans l'inconfort mais les temps étaient durs.

Mais il faut reconnaître que si dans une certaine mesure les femmes sont plus patientes et plus habiles que les hommes dans les métiers répétitifs de la manutention, elles ont des rendements plus faibles lorsqu'il faut fournir un effort

physique prolongé.

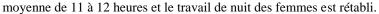
Les grandes usines parent à cela en créant de nouvelles machines qui remplacent la force humaine. Ce sont par exemple tous les engins de levage ou les machines automatiques. Ainsi naissent les pétrins mécaniques dans l'alimentation, les machines à décharner dans les mégisseries.

L'emploi de main d'œuvre féminine est donc à l'origine d'une modernisation des entreprises qui se fait avec l'aide de l'Etat.

Cependant la durée de la guerre appelle sans cesse plus d'hommes au front et début de l'année 1918, un rapport précise que les femmes effectuent des tâches qui ne sont plus seulement en rapport avec leurs aptitudes physiques (sic).

Elles conduisent les grandes presses à pâtes alimentaires, celles de l'imprimerie, la découpe de vêtements d'hommes. Elles apprennent sur le tas sans formation théorique, encadrées par quelques hommes qui eux sont spécialisés dans la maintenance des machines.

En général le travail en usine paie mieux et est donc recherché mais il reste très pénible. Les efforts sont inhabituels et prolongés car la législation sur le travail a été suspendue le temps de l'effort de guerre. Les journées sont en



Les femmes sont mal nourries à cause des difficultés de ravitaillement des villes. A ces journées pénibles il faut rajouter la charge de leur famille une fois rentrées au foyer : la queue devant les commerces, les enfants à s'occuper. Le moins que l'on puisse dire c'est que peu tiennent le discours de la libération de la femme par le travail. Et partout elles sont encore encadrées par des hommes.

Ou'en est-il de leur contribution dans les autres secteurs civils ?



#### Des galons gagnés dans le tertiaire

Nous avons pu voir à Paris les premières femmes conductrices de tramway, transporteuses en tout genre, cantonnières, factrices. Et c'est cela qui a le plus frappé les esprits pendant la guerre car elles étaient visibles par la société, les foules. C'est ce qui a inquiété aussi les Poilus en permission. Ils ont laissé leurs épouses soumises et dépendantes. Ils retrouvent des femmes qui prennent tant bien que mal leur destin en main et qui peuvent se passer d'eux.

Pourtant on l'a vu, c'est pour leur survie mais aussi pour participer à l'effort de guerre qu'elles ont consenti à se dépasser, pas toujours dans un état d'esprit de revendication, d 'égalité et d'indépendance.

Dans le secteur tertiaire elles occupent aussi des emplois subalternes, à faible responsabilité.

- Dans les banques elles sont parfois guichetières mais plus souvent femmes d'entretien. Elles y sont appelées les financières et doivent avoir une tenue à allure correcte et modeste. La Banque de France précise qu'elles « ne doivent plus induire leurs camarades en tentation ». Elles ont donc des cantines séparées, des horaires de sortie différents des employés hommes pour éviter au maximum la promiscuité. Malgré cela, les patrons apprécient leur docilité et leur probité.
- Aux PTT, 18000 hommes ont été mobilisés, 11000 femmes les remplacent. 500 factrices sillonnent les campagnes. Elles ont un costume : blouse bleue, brassard PTT, canotier de toile cirée avec cocarde tricolore. C'est la course à l'élégance avec les employées du gaz en tailleur sombre. (Elles sont chargées de l'éclairage public) Une femme reste une femme même en se faisant passer pour un homme !

En robe noire et tablier blanc se sont les serveuses de café et restaurant où là la critique faite aux femmes c'est qu'elles sont « trop bien » pour ce travail.

Quoi qu'il en soit, une école hôtelière est ouverte dès 1915 pour les femmes afin de former des hôtesses bilingues et des femmes de chambre.

- Dans les transports, 5800 femmes travaillent en 1917, calot sur la tête, sacoche en bandoulière, planche à tickets à la main. Elles sont à la fois receveuses et manœuvrent la machine pour l'aiguillage. Les officiels admirent le sang froid des femmes dans ce rôle.
- Dans l'enseignement, des institutrices sont recrutées pour pallier aux 30000 instituteurs mobilisés. 12000 enseignent à des garçons. Un millier enseignent même comme suppléantes dans le secondaire où elles étaient rares d'habitude, sauf en Histoire et en Philosophie, toujours réservées aux hommes. Les chefs d'établissement notent qu'elles s'en sortent très bien même dans des classes de 50 garçons.

De plus en plus de femmes font des études supérieures en droit ; dans les professions libérales sauf notaire réservé aux hommes. Mais elles sont très peu. A souligner donc le cas de Jeanne TARDY licenciée en droit et membre du cabinet du sous secrétaire d'Etat aux Finances.

Pour les plus démunies et les poins instruites des ouvroirs sont créés. Ce sont des ateliers de couture, de tricot auxquelles elles peuvent contre un salaire de misère trouver un complément de revenus à la pension de femmes de mobilisés. Elles y furent généralement exploitées.

Enfin pour finir ce tableau des femmes participant à l'économie civile pendant la Grande Guerre, il convient de citer des femmes hors du commun par rapport aux normes sociales de l'époque. C'est le cas exemplaire et exceptionnel de la journaliste Marcelle CAPY.

C'était une journaliste dans la revue « La Voix des Femmes » et elle a notamment enquêté sur les conditions de travail des femmes dans les usines d'armement. Embauchée, elle a rédigé un rapport accablant sur les conditions de travail, le travail pénible et surhumain. Elle y critique le travail monotone et préfère « travailler avec intelligence et goût ». Mais elle est la seule à le dire et à l'écrire. Combien de femmes sont mortes d'épuisement et ont été glorifiées plutôt comme héroïne de la nation.

D'une manière générale, les femmes n'ont point démérité dans l'effort de guerre. A la fin de ce conflit, nous pouvons supposer qu'avec 10% de pertes masculines, autant d'invalides, elles allaient pour la plupart conserver leur poste.

#### **Quelles places conservent-elles ?**

#### Dans l'industrie, tout rentre dans l'ordre

La plupart ont repris le chemin du foyer. D'abord parce qu'une fois la guerre finie, plus besoin de munitionnettes, ni d'intermédiaires dans l'armement. L'heure est à la conversion d'une économie de guerre à une économie complètement civile. Les hommes sont progressivement démobilisés et retrouvent peu à peu leur travail d'avant guerre.

Le retour au foyer est souvent vu comme un idéal partagé. Il faut s'occuper du mari qui a souffert, des enfants ou tout simplement trouver un mari.

Officiellement le 13 Novembre 1918, le ministre Louis Loucheur les enjoint à retourner « à leurs anciennes occupations ». Elles obtiennent une indemnité de départ et pour les veuves ou les célibataires une ébauche de reclassement se fait dans les industries textiles, l'horlogerie, le jouet.

Ainsi elles restent là où étaient déjà nombreuses à travailler ou sont reclassées en fonction de leurs aptitudes physiques naturelles tant mises en avant par les patrons.

A la fin de la guerre le nombre d'ouvrières a même légèrement baissé par rapport à l'avant guerre. Et la division sexuelle des secteurs industriels est presque conservée.

La guerre apparaît donc comme une parenthèse concernant le travail des femmes dans les secteurs traditionnellement masculins.

#### Une féminisation durable du tertiaire

Là où les femmes sont gagnantes, c'est le tertiaire. Le taux de féminisation a progressé dans les professions libérales,

les services publics, les banques.

Dans l'enseignement, les institutrices deviennent plus nombreuses (un quart des instituteurs ne sont pas revenus car en tant que sous-officiers ils étaient en première ligne). Ce sex ratio à dominante féminine a été perpétué depuis.

Et c'est dans la fonction publique que justement ces femmes ont appris à se défendre, à revendiquer leur place. Elles réclament qu'à diplôme supérieur elles puissent avancer plus vite en carrière que les hommes moins diplômés.



De même, en 1917, au moment de la lassitude de la guerre elles ont dans l'industrie activement participé aux grèves. Elles n'acceptaient plus les salaires de misère et leurs grèves sont souvent victorieuses car l'effort de guerre a rapporté gros aux patrons. Ainsi une ouvrière pouvait gagner 5 francs par jour en 1916, 10 francs par jour en 1918.

Malgré cela les syndicats après la guerre ignorent longtemps les femmes, concurrentes pour eux sur le marché du travail avec leurs bas salaires et ils les excluent de leurs organisations comme de leurs revendications.

Ainsi les salaires féminins baissent à nouveau à la fin de la guerre de l'ordre de 31% en 1921 dans la région parisienne.

#### **CONCLUSION**

Si pour les hommes les discours même chez les syndicalistes deviennent de plus en plus conservateurs à l'approche de la fin de la guerre, pour les femmes l'expérience même d'intérim est concluante. Elles ont goûté à une certaine indépendance financière, à la prise de décision, aux revendications.

Si presque rien ne change pendant longtemps dans l'industrie, c'est dans le tertiaire que la féminisation du travail se confirme. Mais si nous mettons en perspective, la guerre de 14 marque jusqu'aux années soixante et dix une baisse progressive de la part des femmes dans le monde du travail.

Mais les mentalités ont évolué et malheureusement c'est le chiffre des divorces en augmentation dès 1919 qui montrent les difficultés à retrouver une harmonie dans les ménages. Mais les mariages augmentent beaucoup aussi après la guerre, preuve que les femmes voulaient surtout et seulement que le regard des hommes changent sur elles, qu'ils reconnaissent « ces poilues de l'arrière », ces combattantes pour la victoire et leur victoire à elles au sein de la société.

Pour ceux qui ne voulaient rien voir, l'évolution de la mode était là pour le leur rappeler. Si la mode garçonne a frappé les esprits et les regards, elle ne concerne qu'une infime minorité mais adieu corsets, robes amples et inadaptées au monde de l'usine. Le port du pantalon interdit au départ est encore peu porté mais la mode s'est raccourcie.

Enfin, au Royaume Uni où les femmes ont encore plus participé qu'en France à l'effort de guerre, le droit de vote leur est accordé en 1918. En France pour la chambre bleue horizon, en 1918, ce n 'est pas l'ordre du jour!

### LES FEMMES DANS L'INDUSTRIE DE GUERRE

Sujet préparé par l'Association des Anciens Combattants de Luynes

#### Président Jean-Pierre CHARRET

#### Conférencière Madame Catherine MARCHESSEAU

#### I - Les Femmes au début du XX° Siècle face au travail salarié.

4 Au XIX ° siècle le mouvement d'émancipation des femmes se développe autour de grandes figures comme Marguerite DURAND, fondatrice du journal Dreyfusard " La Fronde " qui parait de 1837 à 1905, ou Gabrielle DUCHÊNE, Présidente de la section du travail au conseil Nationale des Femmes Françaises (C.N.F.F.). Ce conseil rassemble les groupes féministes et s'intéresse surtout aux actions philanthropiques.

Il est vrai que la question du travail des femmes se heurte à de nombreux obstacles juridiques.

Exemple : La loi de 1804 î Les femmes mariées ne peuvent exercer une profession sans l'autorisation de leurs maris.

Les progrès sont lents : II faut attendre 1907 pour qu'elles puissent disposer de leur salaire.

Au début du XX° siècle, les syndicats féminins existent, différents des syndicats traditionnels, leurs buts sont essentiellement philanthropiques. 9 % des femmes qui travaillent sont syndiquées (90.000).

**↓** La société Française est en pleine mutation en 1914.

1911 : 7 millions de femmes travaillent, leur présence dans la sphère de production s'accroît ainsi que leur participation à de nouveaux métiers : Secteur de l'automobile et de l'aviation.

Le rôle des femmes est donc en pleine mutation 1 femme sur 2 est active en 1914 : 25 % travaillent dans les usines, surtout dans la métallurgie ou les salaires sont plus élevés.

La guerre constitue t'elle une continuité, une parenthèse ou une rupture ?

#### II – La France rance et l'Industrie de l'Armement

Face à une industrie inégalement développée, une reconversion industrielle importante s'imposait.

La France perd, avec l'invasion du nord et de l'Est 75 % de son charbon, 81 % de sa production de fonte, 63 % de sa production d'acier, il faut donc " Délocaliser " et s'adapter à une guerre longue. De plus il fallait créer certaines fabrications, A. MILLERAND évoque le tour de force d'improviser une industrie sans personnel, sans matières premières, sans pratiques de fabrication pour certaines (industries chimiques par exemple).

Les résultats seront spectaculaires.

Exemples: 1914 Production de 400 fusils par jour

Juin 1916 2565

Obus de 75 13 OOO par jour avant 1914

4 000 par jour en Octobre 1914 151 000 par jour en juin 1916

Obus de 105 100 par jour

6 500 par jour

Le 11 Novembre I918, la FRANCE mettait 3 437 avions en ligne

4 Avant la guerre, l'Armée Française était fournie par la seule industrie d'état :

Manufacture de Bourges - canons

Manufacture de St Etienne - Mitrailleuses

Manufacture de Ruelle - Canons de Marine

II y avait également des poudreries et des Arsenaux.

Une industrie privée d'armement existait : SCHNËIDER, le CREUSOT, St CHAMONT. Sa production était tournée essentiellement vers l'exportation.

Il fallut considérablement augmenter la production, d'énormes commandes furent passées aux manufactures d'état et aux entreprises privées.

1914 : Le Général BAQUET, directeur de l'artillerie au Ministère de la guerre, s'occupa de la reconversion - II réunit un groupe d'industriels à BORDEAUX le 27 Décembre 1914 on essaya ce comité dirigé par un grand industriel pour répartir les commandes et en assurer l'exécution.

Toutes les entreprises métallurgiques furent sollicitées.

La société COMMONTRY- Fourchambault Decazeville reçut une première commande de 80 000 obus à 12,50 Frs pièce, André CITROËN en janvier 1915 reçoit une commande de 1 000 000 à 24 Frs pièce.

Les Arsenaux fabriquent 600 canons par mois dés décembre I9I5. Il faut y ajouter le développement de l'industrie aéronautique avec les firmes Breguet, Morane et Voisin; l'augmentation de la production des chars d'assaut, Renault produit 1 000 chars légers en 1918, l'accroissement de l'industrie chimique : à Toulouse, la poudrerie employait 200 ouvriers en 1914, 20 000 en 1917 dont de nombreuses ouvrières, la superficie des usines SCHNEIDER double au Creusot.

La première année de la guerre fut donc un âge d'or pour les grandes firmes industrielles qui payaient de faibles salaires et obtenaient des prix élevés de l'Etat.

A St Etienne, les femmes touchent 2,50 fr. à 4 fr pour 10 heures de travail.

A la société Française des métaux, elles perçoivent 1,75 fr

La société Française des aciéries annonce un bénéfice de 2 743 000 fr en 1913 et 11 000 000 en 1915.

Les forges et aciéries de Chambon Fougerolles annoncent un bénéfice de 1 000 000 fr en 1913, 10 000 000 fr en 1915.

L'intervention de l'Etat s'accélère en 1915 dans le domaine, économique grâce à l'action de Al. THOMAS, Soussecrétaire d'Etat à l'Artillerie et aux équipements militaires en 1915, puis ministre de l'armement de 1916 à Septembre 1917, il sera ensuite remplacé par Louis LOUCHEUR.

Il donna une impulsion nouvelle aux fabrications de l'armement. L'Etat s'associe à des consortiums privés : groupements de fabricants d'une même spécialité. Ainsi, en Novembre I9I5, un comité des forges crée un service de centralisation des commandes des industriels et un bureau à Londres.

La législation fut modifiée : avances d'argent aux industriels, emploi plus facile pour la main d'œuvre.



Le travail des obus est la grande spécialité des munitionnettes.

Les banques ouvrant des crédits et l'état avance l'argent, procédure inhabituelle, la loi, du 28 septembre 1915 obligea les bénéficiaires à payer un intérêt.

La loi DALBIEZ (député radical socialiste) permet aux entreprises de guerre d'augmenter leurs effectifs.

Elles employaient le 1° Juin 1916 - 732 000 ouvriers, 1 700 000 en novembre 1918, répartis dans 17 000 entreprises situées principalement dans deux zones : 2 977 établissements dans la région Parisienne, les autres autour de Bourges, le Creusot, St Etienne.

La répartition des ouvriers est la suivante :

- ♣ 497 000 militaires
- **↓** 430 000 femmes
- 425 000 ouvriers civils
- **↓** 133 000 jeunes de mois de 18 ans
- ♣ 108 000 étrangers
- ♣ 6l 000 travailleurs coloniaux
- **♣** 40 000 prisonniers de guerre
- **↓** 13 000 mutilés

Les femmes représentent ; chez Renault	29	%	du	personnel	
60 %	chez Citroën				
20 %	chez Panhard				
10 %	chez	chez Blériot			

#### III - TRAVAILLER POUR LA PATRIE ?

#### OU REGLER DES DIFFICULTES FINANCIERES?

1° Août 1914 la guerre désorganise l'économie, 60 % des emplois d'avant guerre disparaissent, nombre de boutiques et d'entreprises ferment et la plupart des femmes se voient privées du salaire de leur mari.

Le 7 Août 1914 le Président du Conseil "VIVIANI; lance un appel qui sera entendu : " Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille " Trois millions de paysannes répondent présentes, puis la foule des petites bourgeoises ruinées par la guerre, des jeunes veuves, des mères privées du fils qui les soutenait, enfin des bourgeoises et des transfuges des professions libérales.

Le mouvement s'amplifie de 1914 à la fin de 1915.

Les féministes de tous les pays se rallient à l'union sacrée – Les femmes Anglaises battent le rappel des ouvrières " Tous les hommes au combat, toutes les femmes au travail " Marguerite DURAND fait reparaître " la Fronde " ou elle lance cet appel : "Femmes, votre pays a besoin de vous "

Le Gouvernement, puis la presse décidèrent d'utiliser ces bonnes volontés malgré les réticences.

- L'idée de développer le travail féminin a mis du temps à s'imposer auprès des employeurs privés.
- Auprès des femmes, elles mêmes, elles subissent l'attrait d'un gain plus élevé dans les industries mais redoutent des travaux de " force ".

On leur démontra que les machines-outils comportent 4 à 5 opérations qu'une femme pouvait apprendre en 15 jours.

L'Etat fut donc le grand incitateur de l'entrée des femmes dans des industries qui leur étaient fermées.

Dans les usines d'armement les réticences étaient nombreuses.

La FRANCE avait du retard par rapport à la GRANDE BRETAGNE où la participation féminine commence tôt, où à l'ALLEMAGNE ou la mobilisation est rapide.

#### IV - LE ROLE DE L'ETAT:

- Les femmes et l'industrie de guerre.
- " Equilibrer les besoins de l'industrie et les besoins spécifiques des femmes " écrit le Sous -Secrétaire d'Etat aux armements Al. THOMAS.

Les associations féminines et l'Etat collaborent sur certains points.

L'entente Nationale des oeuvres de recrutement féminin est placée sous le patronage du Ministère de la guerre.

En 1916 - elle comprend 70 000 femmes.

3 canaux de recrutement sont développés.

- Nationalisation des activités domestiques
- Embauche provisoire des femmes dans les emplois salariés
- Recrutement des civiles par les armées

1916 : Une circulaire interdit "d'employer des hommes dans les industries d'armement à tous les postes ou les femmes pouvaient les remplacer"

Avril 1916 : Al THOMAS fonde le comité du travail féminin chargé d'émettre des voeux à propos des problèmes des ouvrières dans les usines de guerre

1917 - Une circulaire demande "d'utiliser les femmes rationnellement et avec de grands ménagements"

Cette circulaire ouvre des cantines réservées aux femmes ainsi que des dispensaires. André CITROËN ouvre des crèches.

1917 - C'est l'ouverture d'une politique contractuelle

Al. THOMAS, estime " la guerre est un laboratoire pour établir de nouvelles relations de travail fondées sur l'arbitrage entre Etat, Patrons et Syndicats "

Des mesures protègent les femmes : crèches

Temps de repos pour les mères,

Mai 1917 - Une école destinée à la formation des surintendantes d'usines est crée à PARIS - Elles seront une cinquantaine en. 1918 employées pat l'Etat. Mais si le discours officiel défend " A Travail égal, salaire égal " (Mot d'ordre de l'Etat et de la C.G.T) la réalité est tout autre.

Les surintendantes d'usines n'ont pas le droit de traiter des salaires.

Quand la circulaire défend l'égalité des salaires, le Ministère du travail lui-même indique aux industriels comment contourner le texte -Les femmes doivent financer la modernisation du travail mise en place pour leur faciliter la tâche. 17 % du salaire est donc attribué à cette modernisation

En dépit de ses atermoiements et des pressions subies surtout lors de l'année 1917, 1e rôle de l'Etat reste important.

Qu'en est-il de la réalité sur le terrain ?



#### V - LES CONDITIONS DE TRAVAIL

Dans les usines d'armement on embauche des ouvrières qui accourent, certaines étaient à la recherche d'un travail (159 000 chômeuses à Paris en octobre 1914) - Les subsides de l'état ne sont pas suffisants pour remplacer les salaires d'avant guerre -

L'Etat verse une allocation de 1,25 fr par jour aux femmes de mobilisés, et 50 centimes par enfant de moins de 16 ans - c'est très insuffisant, même si il y à un moratoire sur les loyers (Privations, hausse des prix) surtout en 1917.

Les privations, le contrôle inefficace des prix par l'état et l'inflation entraînent des difficultés.

Les conditions de travail sont éprouvantes :

Pas question de formation

12 à 13 heures de travail par jour, Les femmes tournent 2 500 obus par jour.

Plus de repos dominical : les lois sur le travail ont été suspendues.

Salaires largement inférieurs à celui des hommes

50 000 femmes sont employées dans les usines de guerre en 1915

120 000 femmes sont employées par l'armée en 1917, avec un statut civil : téléphoniste, conductrices, cuisinières.

Les célèbres munitionnettes deviennent le symbole des nouvelles activités féminines - Elles sont mieux payées que dans d'autres entreprises.

L'emploi féminin se développe, tout en restant limité dans ce secteur.

On préfère embaucher des coloniaux ou rapatrier des hommes du front.

La présence des femmes est ressentie comme un défi -

"Les femmes tremblent à l'idée de ne pouvoir faire ce qu'on leur demande - on les guide, on ne les rabroue pas, tellement on est sur que jamais une femme ne pourra remplacer un homme devant un four ou sur une machine outil " (extrait de j'ai sur les concurrentes) "tout a coup, on s'aperçoit que le prestige masculin était un peu surfait - en 8 jours, la femme était devenue une ouvrière possible - "

J'ai visité à Marseille en Novembre 1916, 2 grandes usines et une fabrique de fusées d'obus - Les femmes façonnent les douilles de cuivre brutes, leur donnent la forme, la dimension, le poids réglementaire - elles contrôlent les calibres, vérifient la qualité par la sonorité particulière des vibrations, manient le chalumeau - comme je disais mon admiration à l'officier, il me répondit ; vous n'avez pas vu le royaume des femmes, elles ont accaparé presque entièrement la fabrication de la fusée d'obus . Allez visiter l'usine P....

J'y allais donc. Cette entreprise autrefois médiocre, s'est considérablement développée et fabrique 25 000 fusées par jour. Un peuple de femmes en a fait une ruche active et bourdonnante ; vêtues de sarraus noirs, attentives à leur besogne, elles n'ont pas renoncé à la parure pour autant. Elles fabriquent les toutes petites pièces de la fusée d'obus - Les plus habiles gagnent 7 à 8 francs par jour pour 10 heures de travail - leur nombre s'accroît sans cesse ..."

1915, la fierté des munitionnettes est évidente, une exposition de leurs 1ers obus est organisée dans les usines de guerre – Elles fabriquent des casques, des hélices d'avions ....

Au début, les journaux féministes mettent en sommeil leurs revendications mais dés 1915, les militantes reprennent du service devant la dureté des conditions de travail.

Le C.N.F.F. s'inquiète de la santé des ouvrières, de la mobilisation industrielle à outrance – Il crée un office de placement et souhaite une formation professionnelle.

La C.G.T. en Juillet 1915 fonde un comité intersyndical d'action contre l'exploitation des femmes.

La militante Camille BOISVILLIERS fonde en 1915 la ligue nationale contre l'exploitation du travail féminin.

"Certes il faut gagner la guerre, mais courber l'échine sur une machine pour un salaire de misère, en voila assez ".

La situation est d'autant plus grave que l'inflation sévit. Mais comment réagir en pleine guerre? Faire la grève? C'est l'impopularité, tant pis.

Les ouvrières finiront par se mettre en grève.

100 grèves en 1915 300 en 1916

Hiver 1916 et printemps 1917 : les mouvements de grève se multiplient

Le 29 Juin 1916; à l'usine de Dion dans l'atelier de fabrication de fusils, les femmes protestent contre l'instauration du tarif aux pièces. Le quotidien l'Humanité lance une souscription pour les aider. Des grèves éclatent dans les usines Schneider à Harfleur. Le Ministre Al THOMAS s'y rend en personne; évoquant les risques que les ouvrières font courir aux soldats. Les grèves se multiplient dans les usines d'armement comme Panhard Levassor, Malicet, Blin ...... Les ouvrières là aussi lancent le mouvement, les ouvriers mobilisés se montrent plus prudents.

Les ouvrières réclament des hausses de salaires : 0,40 à 0,50 de l'heure. Le conflit le plus long fut celui de Panhard commencé en Décembre et qui s'achève le 17 Janvier 1917.

Le Gouvernement avait très vite réagi pour les grèves dans les usines de guerre. Al. THOMAS institue un salaire minimal et une procédure d'arbitrage obligatoire en cas de conflit (17 janvier) - la C.G.T. y est hostile cette flambée sociale à surpris ; les ouvrières bravent l'interdit de faire grève en cas de guerre.

L'augmentation des prix l'explique - l'indice du coût de 13 denrées alimentaires principales qui à PARIS, n'était passé que de 100 en juillet 1914 à 136 en janvier 1916, saute de 139 en janvier 1917 à 183 en juillet 1917.

Mars 1917, 300 Munitionnettes à la cartoucherie de Vincennes s'engagent dans un mouvement de "bras croisés ". C'est un succès.

Le 1° Mai témoigne de l'importance de la fermentation.

Le 11 mai, une maison de couture "Jenny" lance le signal de la grève à PARIS - les autres corporations suivent - fin mai début juin les usines d'armement sont touchées : entreprises fabriquant des casques, des masques à gaz , usines de construction aéronautique. 131 000 grévistes dans la région parisienne ; d'autres éclatent à Toulouse à la poudrerie. (40 grèves en province) - 130 à Paris

Les femmes sont à la pointe du mouvement, les grèves sont spontanées souvent brèves, non coordonnées avec des manifestations dans les rues et le "débauchage " dans les autres entreprises ; ce que ne faisaient pas les hommes.

La répression est faible : 270 ouvrières sont arrêtées à Paris. Les énormes profits des industriels et l'intérêt du gouvernement poussent à la négociation et entraînent la satisfaction quasi totale des revendications des ouvrières.

- LES DEUX DEVOIRS

  Hommage aux mères françaises qui travaillent aux usines de guerre
- Crèches dans les entreprises (pouponnières Citroën)
- Temps de repos
- Maternité ouvrière (EX : Levallois -Perret pour 2 allaitements par jour)
- Augmentation de salaires

Les syndicats ont essayé de coordonner ces mouvements, même si la plupart voient d'un oeil critique la " masculinisation " des femmes.

"La place des femmes est au foyer" déclare la C.G.T. en 1918

#### VI - BILAN

1918 - " Sans les femmes, la guerre n'aurait pu être gagnée" s'écrit le Président WILSON.

Le Maréchal JOFFRE leur rend aussi hommage : "si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient 20 minutes, les alliés perdraient la guerre ".

Après les hommages, quelle est la réalité ?

Bouleversement, parenthèse ou rupture?

La guerre, en fait, marque une continuité et une accélération d'un phénomène antérieur.

-Un accélérateur dans le domaine du travail, mais limité.

I918 elles sont plus de 480 000 à travailler dans les usines - Elles représentaient avant 1914 7à 10 % de la main d'oeuvre dans la métallurgie, en 917 25% (dont le tiers dans la région Parisienne) - Elles passent de 5 % à 26 % dans

le personnel des usines d'armement.

PARIS: femmes dans l'industrie

32, 2 % en 1919 27, 8 % en 1914

- La reconnaissance fut brève :

13 Novembre I918, le Ministre LOUCHEUR invite les ouvrières des usines d'armement à rentrer chez elles - II leur offre un mois de salaire si elles partent avant le 15 décembre. Au delà l'indemnité est réduite chaque jour pendant 1 mois passé le 5 Janvier, plus question de prime.

En Allemagne, en Grande Bretagne, aux Etats-Unis, les femmes sont congédiées tout aussi brutalement.

La FRANCE de 1921 compte le même nombre de travailleuses qu'en 1911.

Si la féminisation se maintient dans le tertiaire, l'industrie retrouve ses anciennes structures - Le prestige du travail de guerre diminue rapidement; les industriels ont pourtant apprécié leur sérieux et leur minutie. Mais bousculés dans leurs habitudes, ils estiment "que la femme est heureuse et libre - elle ne désire qu'une chose que la guerre dure encore" rapporte un commissaire chargé d'enquêtes d'opinion dans le Vaucluse en 1917.

- Des Progrès rares :

1919 l'organisation internationale du travail interdit le travail de nuit dans l'industrie.

Les 1ères mesures de protection sont faites.

1939 L'Etat s'inspire de l'organisation des offices départementaux de placement créés en 1919, pour faciliter le recrutement de la main d'oeuvre féminine.

La question se pose de la "féminisation " de certains emplois.

- " Après I918, les femmes n'ont pas été renvoyées hors du travail salarié, mais après, que des taches industrielles spécifiquement féminines ont été définies, on les a limités à des postes non qualifiés " Laura Lee Downs.
- Une nouvelle image de la femme ;

Le travail a donné aux femmes une sensation de liberté, malgré des conditions difficiles - Elles ont acquis de l'autonomie. En I918 on fait appel à leur rôle de mère, il faut repeupler la FRANCE. Beaucoup resteront sourdes à cet appel.

- Et les femmes, qu'en pensent-elles ? (Article de j'ai lu)
- " II faudra prier les femmes de s'en aller, croyez vous que cela se fera simplement ? Elles auront pris l'habitude de gagner leur vie. Elles auront prouvé qu'elles pouvaient produire. Quand on offrira à ces femmes qui ont ; parfois gagné 6 à 8 francs par jour, un salaire de 3,50 Frs accepteront- elles ?

Mais comment faire quand les soldats reviendront avec la prétention légitime de gagner leur vie ?

Et si l'on admet à l'usine la présence côte à côte des hommes et des femmes, une vie éclatera, la plus redoutable la ruine de la natalité. Est il possible d'accorder ces 2 choses si différentes. Le soin des enfants et le travail au dehors, il faudra choisir – On à pu organiser la guerre assez vite, je crains qu'il ne soit difficile d'organiser la Paix - PERRETTE.

A l'étranger "les femmes sont plus alertes, plus critiques envers leurs conditions de travail, plus disposées à s'élever contre l'injustice qu'elles ne l'étaient avant la guerre" écrit un journaliste Britannique.

L'évolution vers l'émancipation se poursuit :

1918 : l'ALLEMAGNE accorde le Droit de vote aux femmes

1928 : la GRANDE BRETAGNE

1945: la FRANCE

#### TEMOIGNAGES DE POILUS

EXTRAITS DE JOURNAUX DES TRANCHEES: petits "canards" qui paraissent sur le Front en une centaine d'exemplaires dactylographiés ou écrits à la main par des anonymes.

"Je vois dans les villages de notre beau pays des petites mains qui tricotent pour les soldats...Puis ce sont les femmes qui deviennent ouvriers parce qu'il faut que la France vive et travaille, celles qui ne craignent ni la limaille salissante, ni le monstre d'acier qui souffle; puis les plus faibles, mais aussi méritantes qui assurent le bien être du Poilu. Quel que soit son rôle, la femme s'est révélée, s'est affirmée.

Camarades, saluons bien bas la femme Française."

André de Verliéres: le diable au corps n°35 mars 1917

"Celles qu'on prétendait insouciantes, frivoles et coquettes ont fait leur devoir de Françaises en remplaçant les absents partout où leurs forces décuplées le permettaient. En ville, elles abordent les professions libérales, s'emploient dans les services publics, travaillent dans les usines de guerre...

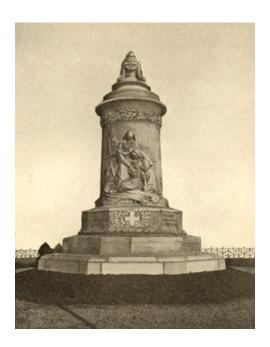
Et quelques hommes sont troublés dans l'isolement des tranchées par les calomnies qui ont circulé sur les femmes. Ces bruits sont exagérés, le coeur de la femme est resté tendre. Elle s'effacera au lendemain de la guerre de ces situations qu'elle occupe provisoirement dans l'intérêt même de l'homme. Elle ne sera pas la femme nouvelle que vous redoutez...Ne craignez pas l'évolution de la femme, elle est femme depuis Eve, femme elle restera, gardant son rôle auprès de l'homme."

A. Dujardin:le petit écho du 18° territorial n°I44 le 12 Août 1917

Voilà quelques pensées des principaux intéressés.

### LES FEMMES ETLE SERVICE DE SANTE

Sujet préparé par l'Association du Personnel en Retraite de la Gendarmerie (UNPRG) **Président Claude AUBERTIN Conférencière Madame Magali FLAGEAT** 



#### Monument à la gloire des infirmières françaises et alliées victimes de leur dévouement en 1914-1918

Inauguré le 11 novembre 1924, en présence des autorités civiles et militaires de Reims.

Juliette ADAM, âgée de 88 ans, s'excusa de ne pouvoir prendre la parole en raison de son grand âge, et fit lire par le secrétaire général du Comité d'érection, Auguste MAZURE, le discours qu'elle avait rédigé à cette occasion :

« [...] Si Reims fut choisie par notre Oeuvre, c'est que le nombre des victimes y a été plus grand que dans les autres villes du front bombardé [...]

Aux premiers coups de canon tirés en Alsace, la mobilisation des Infirmières fut immédiate, préparée qu'elle était par la Croix-Rouge française, Oeuvre que nous sommes fiers de saluer ici en la personne de son noble président le général PAU.

Saluons aussi l'incomparable dévouement de Mme PAU, de la Société de Secours aux Blessés militaires et de Mesdames les représentantes de l'Union des Femmes de France, de l'Association des Dames françaises.

Plus nombreuses dans les villes plus grandes, qui pouvaient recevoir plus de blessés, les Infirmières eurent à Reims plus de victimes.

Nos Soeurs étrangères accoururent. On sait ce que les Infirmières américaines ont apporté d'aide, donné de soins incessants, de dévouement courageux à nos blessés et aux leurs.

L'Angleterre, notre alliée de la première heure, avait mobilisé les mères, les soeurs de ses fils qui combattaient avec les nôtres; le Portugal, la Grèce, le Japon, la Serbie, la Roumanie, la Pologne, les Tchèques, nous avaient envoyé leurs Infirmières.

Toutes ces nobles femmes ont donné aux combattants le secours immédiat et l'espoir d'une courte ou lente guérison. Toutes ont laissé dans le coeur de ceux qui ont survécu à l'horrible hécatombe le noble sentiment de la reconnaissance.

Monsieur le Maire, au nom du Comité de notre Oeuvre, j'ai l'honneur de remettre ce Monument à la garde de la Ville-Martyre, et de vous offrir pour ses archives le Livre d'Or où sont inscrits tous les noms que nous avons pu recueillir de celles qui, jusqu'à la mort, se sont dévouées à nos enfants ».

#### **PRESENTATION**

Avant de commencer mon intervention sur les femmes et le Service de Santé, je voudrais tout d'abord, à travers un éloge trouvé sur un monument aux morts leur étant consacré, vous lire ces quelques lignes qui résument leur courage et leur don de soi dont elles ont fait preuve, tout au long de cette guerre. Inauguré le 11 novembre 1924, ce monument se trouve à Reims et a été élevé par souscription internationale à l'appel généreux de Juliette Adam.

Sur terre et sur mer, elles ont partagé les dangers du soldat.

Elles ont bravé, dans les hôpitaux bombardés et mitraillés, le feu de l'ennemi, la contagion, l'épuisement. En consolant la douleur, elles ont aidé la victoire.

Honneur à elles.

Elles vivront à jamais dans le souvenir de leurs patries fières et reconnaissantes.

## 1914 - Parisienne

## 1915 – Infirmière

Fin juillet, tout le monde quitte Paris. Les Parisiennes, qui y sont encore, préparent, avec une hâte joyeuse, leur départ. Les malles ont envahi toutes les pièces de l'appartement; près d'elles, sur les fauteuils, sont les robes de Madame, si légères, si transparentes, qu'il faut espérer qu'août sera chaud. A côté, graves, presque solennelles, sont les affaires de Monsieur: vestons sombres, complets de flanelle, hautes piles de chemises, faux-cols encombrants, chapeaux de toutes sortes: enfin, tout un trousseau masculin, qui prend, c'est Madame qui le dit, une place démesurée.

Avec un plaisir qu'elle ne cache pas, Madame commence les malles. Elle sait bien que des bruits alarmants circulent, que l'indépendance de la Serbie, ce petit peuple, est menacée, et que la Russie et l'Allemagne semblent se disputer. Son mari est grave et parle de guerre, mais elle n'y croit pas. On lui a conté Fachoda, elle se rappelle Agadir, la guerre, c'est « croque-mitaine », on ne la verra jamais. Et rieuse, insouciante, grisée par l'idée du départ proche, Madame continue ses préparatifs.

Mais les événements se précipitent. Dans les cœurs les plus frivoles, l'angoisse naît; toutes les Françaises comprennent que la France, fidèle à sa parole, doit suivre la Russie, son alliée. Les malles restent ouvertes, les jolies robes légères attendent sur les fauteuils; jusqu'à la dernière minute tout peut s'arranger.

L'ordre de mobilisation générale arrive, l'heure grave a sonné, Paris n'est plus la ville gaie, la ville élégante; en quelques heures, tout un peuple est debout.

A côté des malles, qu'on n'a pas le temps de ranger, Monsieur fait apporter un petite caisse plate, de bois noir, toute simple: sa cantine. Trois chemises de flanelle, un pantalon, un dolman, de grosses chaussures, il faut prévoir la pluie, quelques objets de toilette indispensables, et la cantine est faite.

C'est le départ, Monsieur s'en va, certain de la victoire. Madame est brave et dit au revoir avec un sourire, mais un sourire qui lui a coûté bien des larmes. Elle rentre dans l'appartement vide, et au milieu du désordre, créé par les heures fiévreuses qu'elle vient de vivre, elle se sent perdue et triste affreusement. La nuit, elle ne peut dormir, son cœur lui fait mal. La souffrance et l'inquiétude font naître en elle le désir absolu de faire son devoir. Dans cette première nuit, où le chef de famille a quitté la maison, toutes les femmes de France ont eu la même pensée.

Quelques jours après, les malles étaient retournées au grenier, les jolies robes légères rangées pour longtemps, et Madame avait revêtu la blouse blanche d'infirmière.

Tout d'abord, il a fallu installer les ambulances. Des mains pleines de bonne volonté, mais souvent maladroites, ont appris à couper des compresses, à les plier, à ouvrer des bandes, à faire des chemises pour les blessés et, dans la grosse toile, les coutures étaient bien difficiles!

Les jours d'angoisse arrivent, l'ennemi s'avance sur Paris.

Les Allemands sont précédés de la lugubre avant-garde des atrocités commises en Belgique; quelques femmes, peu solides de santé... ou de nerfs, prenant peur, quittent les ambulances, mais une grand nombre de Parisiennes restent à leur poste. La bataille est proche, Paris est de plus en plus menacé, les infirmières continuent à faire des compresses et à rouler des bandes. Dans les lingeries, dans les ouvroirs, toutes les femmes travaillent et sont silencieuses. Les potins, les rancunes, les mesquineries sont momentanément oubliés. L'ennemi est sur le territoire sacré, il vole, pille, assassine les nôtres, demain ils seront là. Peut-on penser à autre chose! Un soir de septembre, les premiers blessés arrivent à Paris. Dans chaque ambulance, les brancardiers se précipitent et transportent les pauvres soldats dans les salles où, depuis plusieurs semaines, les lits sont prêts.

Les infirmières s'empressent et font asseoir les petits blessés, ceux dont les blessures ne semblent pas graves. Elles les déchaussent et lavent les pauvres pieds douloureux, puis elles défont les premiers pansements faits à l'arrière de la bataille, et mettent à nu les plaies.

Les gémissements se font entendre, c'est une sourde rumeur qui emplit la salle de douleur, et pourtant les blessés sont braves et veulent être courageux.

Il y en a de très jeunes. Un petit dragon dit son âge, il a dix-neuf ans. Un obus lui a enlevé une partie du bras. Pendant le pansement il souffre atrocement, mais il serre les dents et ne laisse échapper aucun cri: « Ça fait un peu mal, murmure-til, mais ça se supporte. » Un fantassin, qui a la main droite toute entortillée, dit qu'il voudrait bien savoir combien il lui reste de doigts? Là-bas il n'a pu voir, l'éclairage était défectueux.

Là-bas! c'est le champ de bataille, le pansement fait à la hâte dans une ambulance de fortune, non loin de la mitraille; là-bas, c'est l'enfer, dit un chasseur, en regardant son pied écrasé par un éclat d'obus, mais c'est un enfer dont on revient.

Un zouave a qui il ne reste plus au bout du bras qu'un moignon déchiqueté, a, en voyant sa plaie, un sanglot sourd et profond; puis il inspecte son autre bras intact et frémissant, il le lève en criant, très haut, comme s'il chargeait: « Allons-y, avec celui-là j'en tuerai encore ».

Un frisson d'orgueil secoue toutes les infirmières, elles sont fières d'être Françaises, elles se sentent les sœurs de ces blessés; des larmes emplissent leurs yeux. Et les plaies saignantes, les plaies affreuses, causées par la mitraille, sont nettoyées avec le plus grand soin.

Les blessés sont couchés. Après tant de fatigues et d'heures de fièvre passées dans des trains peu confortables, c'est enfin le repos. Les figures de ces malheureux s'éclairent, leurs yeux regardent cette salle blanche, ces femmes en blanc penchées au- dessus d'eux, c'est presque une vision de paradis. Ils tendent les mains, ils voudraient remercier, mais leur faiblesse est grande, et parfois ces soldats héroïques ont des mots d'enfant.

Ce lit blanc, ces femmes, aux gestes maternels, leur rappellent la maison et la mère que n'est pas là. Tout bas, ils prononcent le nom sacré, le nom cher: « Maman ».

Près d'eux les infirmières se multiplient, et lorsqu'elles parlent à ces hommes, affaiblis par leurs blessures, leurs voix claires et douces chassent les angoisses. Les deuils, les ruines, les tristesses, les souffrances, ces voix font tout oublier; et puis elles disent aussi que toutes les blessures sont glorieuses.

Les infirmières aiment ces soldats qui se sont battus si courageusement; pour une grand nombre, ce séjour à l'ambulance n'est qu'une halte; ils repartiront. Cette halte, les femmes s'efforcent de la faire douce, belle, inoubliable; elles possèdent cette gaieté tendre, si spéciale aux filles de la Charité; elles sont animées, pour leurs malades, du même amour.

Il a suffi de quelques semaines d'épreuves pour faire naître dans tous les cœurs un élan superbe. Les vraies Françaises, celles qui portent dignement ce nom, ne sont plus frivoles; la couturière, la modiste, les thés, les flirts, les danses bizarres, comme tout a été vite oublié!

Il y a malheureusement des blessés qui arrivent dans un état épouvantable; pour beaucoup de gens la guerre a été une surprise et la Croix-Rouge n'a pas toujours pu suffire à l'écrasante tâche qui lui incombait. Alors des soldats, qui se sont battus héroïquement, des soldats qui ont droit à toute notre reconnaissance, ont été mal soignés. Blessés grièvement, incapables de faire un mouvement, ils sont restés sur le champ de bataille, pendant de longues heures. Ramassés par des camarades, pansés dans une ambulance d'arrière-garde qui ne possédait aucun médicament nécessaire, envoyés dans une gare d'évacuation, ils sont restés là, privés de soins, pendant plusieurs jours. Un train composé de wagons à bestiaux les a emmenés et, sur de la paille souillée, ils ont été étendus. Manquant de tout, pendant le voyage, ils ont beaucoup souffert; à côté d'eux, des camarades sont morts, d'autres, à bout de courage, ont voulu se tuer.

Les blessés racontent leur douloureuse odyssée, très simplement, ils n'ont pas un mot de reproche; ils disent: « C'est la guerre... c'est parfois embêtant! », et s'étonnent de voir qu'en les écoutant les infirmières ont des yeux pleins de larmes.

Les plaies de ces blessés sont terribles à soigner: os broyés, chair déchiquetée par la mitraille, blessures si affreuses que les cœurs les plus endurcis se contractent de douleur. Les infirmières se penchent sur ces loques humaines, leurs mains légères s'efforcent de soulager, leurs mains voudraient guérir. Hélas, souvent elles ne peuvent rien faire! Alors il y a des enfants de vingt ans qu'on est forcé d'amputer, il y en a qui meurent. Ces morts, qu'avec des soins immédiats on aurait pu empêcher, sont cruelles, les infirmières ne s'en consolent pas. Il faut, pour les éviter, que tous les dévouements continuent à s'offrir, que toutes les bonnes volontés soient employées.

Les soldats de France ne marchandent pas leur bravoure, les femmes de France ne sont pas lasses de se dévouer. Elles ont vu, depuis le commencement de la guerre, des rivalités regrettables entre des sociétés similaires, des petitesses, des mesquineries, des susceptibilités ridicules en ce temps d'épreuves, rien ne les a découragées, elles continuent à faire leur devoir simplement.

#### LES ANGES BLANCS: NAISSANCE DIFFICILE D'UNE PROFESSION FEMININE

Ce sont les médecins qui ont sollicité la création de ce qui devait être un assistanat à leurs yeux. Ces derniers déplorent le conservatisme des religieuses; elles ne veulent pas soigner les prostituées, les personnes souffrant de maladies vénériennes, elles sont réticentes à utiliser le thermomètre anal et ne sont pas formées pour faire des piqûres et

injections intradermiques. Les infirmières laïques ne sont guère mieux perçues et reçoivent le surnom de bécassine parce que beaucoup sont originaires de Bretagne.

La volonté médicale se croise avec le désir pour les femmes de sortir de la sphère privée ; les femmes issues de familles bourgeoises pratiquantes sont encouragées par le pape Léon XII pour qui devenir soignant est une autre façon de servir Dieu. La création de la croix rouge va institutionnaliser cette profession mais l'existence de trois sociétés de la croix rouge explique la concurrence pour la formation proposée. Celle-ci attirait de préférence les filles de bonne famille, on comptait 250 000 adhérentes. Deux femmes vont être à l'origine, pour Léonie Chaptal d'un hôpital qui soigne les tuberculeux et pour Anna Hamilton à Bordeaux d'une école de nurseries sur le modèle des écoles de Florence Nightingale. Ce métier se recoupe avec les œuvres de bienfaisance.

La guerre va provoquer quelques changements, il est nécessaire d'accélérer la formation, des uniformes sont dessinés : tenue blanche avec voile et blouse. Les femmes médecins ne pouvant pas exercer sur le front, elles s'engagent comme infirmières. Lorsqu'on comprend l'utilité d'extraire, cela aboutit à la création de 850 nouvelles unités chirurgicales. Marie Curie incite les pouvoirs publics à faire circuler des voitures dotées d'appareils radio portatifs. Il va être créée une école pour former les techniciens manipulateurs, 100 000 clichés seront pris.

Une hiérarchie des tâches est ébauchée. Certains préparent les examens, les pansements, tandis que d'autres entretiennent les locaux. De nombreux châteaux se transforment en hôpital et des propriétaires comme la duchesse d'Uzès donnent l'exemple. L'hôpital devient « une terre promise » le soldat rêve de la bonne blessure, les draps blancs sont espérés, les blessés expriment leur préférence à être soignés par des femmes. Des fêtes sont organises pour maintenir le moral. Les infirmières major disposent d'un pouvoir conséquent.

Ce sont elles qui signent le papier qui renvoie le soldat au front. Par ce travail, les femmes perçoivent la fragilité masculine, tandis que les femmes démontrent leur solidité morale et leur goût pour le travail. Il fut décompté la mort de 73 infirmières et certaines furent envoyées aux Dardanelles, en Roumanie, elles travaillaient parfois sur des bateaux hôpitaux.

Pour les médecins comme pour l'Etat, cette profession, certes repose sur un savoir, des techniques à acquérir, mais avant tout, elle demeure un sacerdoce. La compétence d'une infirmière ou ange blanc s'exprimerait à travers 27 qualités

#### Les soins

Pendant la tourmente 1914-1918, le Service de Santé eut à faire face à une situation atrocement difficile. Dès le début de la guerre, les moyens dont il disposait étaient des plus rudimentaires :matériel insuffisant en quantité, aucun véhicule à moteur, un corps de brancardiers, composé de dispensés du service en temps de paix et n'ayant reçu aucune formation préliminaire, pas de brancardiers. Le sursaut provoqué par l'invasion allemande, avait suscité un élan de générosité et d'entraide et en quelques jours un nombre considérable de lits furent aménagés dans tout le pays pour recevoir les blessés. Grâce à cela et à l'action de la Croix-Rouge, les premiers blessés purent recevoir des soins.

Beaucoup de soldats auraient pu être sauvés s'ils avaient reçu en temps voulu les soins appropriés. Hélas, cela sera loin d'être le cas et il s'écoulait une longue période entre le temps où le soldat était blessé et celle où il recevait les premiers soins. Si la blessure n'était pas trop grave, s'il n'avait pas perdu trop de sang, si la gangrène n'avait pas eu le temps de s'installer, si le poste de secours n'était pas trop loin, alors il avait une chance de s'en sortir. Cela faisait beaucoup de si pour un corps déchiré, un organisme épuisé et un moral en détresse.

Jamais les services de santé des pays engagés dans le conflit ne furent confrontés à autant de mutilations. Les amputations constituaient une première étape de traitement des blessures et permirent de sauver de nombreux soldats touchés par les éclats d'obus.

Mal préparées à la guerre bien sûr, mal préparées à traiter des types de plaies inédits à cette échelle, mais pas préparées non plus à affrontées la douleur et la souffrance de ces soldats blessés.

#### Conditions de travail et vie

Au sein du corps médical armé, l'organisation de santé prévoyait la répartition des médecins et des infirmières en quatre types d'unités de soins : les ambulances de campagne, les postes d'évacuation, l'hôpital fixe (ou sédentaire) et l'hôpital général. En théorie, aucune infirmière ne doit travailler près des hostilités. Certaines le font lors de circonstances particulières, par exemple pour accompagner un chirurgien posté dans l'une de ces installations.

Les unités d'infirmières effectuent des rotations dans les divers hôpitaux fixes et généraux. Une infirmière peut changer plusieurs fois de poste et une unité peut être fractionnée et ses membres répartis dans divers hôpitaux selon les besoins déterminés par les circonstances de la guerre.

En ce qui concerne le travail infirmier, la rigueur des conditions de travail est considérablement accrue en raison du rythme irrégulier des arrivées souvent massives de blessés. Les infirmières doivent aussi pallier le manque d'hygiène et l'insuffisance de l'équipement.

Les moyens utilisés au cours des opérations militaires, comme les gaz nocifs, les bombardements, causent souvent des blessures représentant des défis médicaux jusqu'alors inconnus des infirmières. Beaucoup de blessés souffrent de

terreurs nocturnes, d'insomnie, et les médecins n'ont pas de traitements à prescrire C'est aussi dans ces cas là qu'interviennent les infirmières : environnement chaleureux, réconfort, écoute.

Pour les infirmières, administrer des soins au front représente un défi professionnel important tant sur le plan technique que personnel et moral. Travailler dans des conditions aussi insalubres et à un rythme aussi effréné, va à l'encontre de ce qu'elles ont appris au cours de leur formation où l'accent est mis sur une propreté extrême. En conséquence, les infirmières se retrouvent souvent aux prises avec des dilemmes moraux à surmonter,ce à quoi elles ne sont pas préparées, comme prendre la décision de laisser seul un patient mourant pour s'occuper des besoins pressants de ceux qui ont une chance de survie.

Le taux de mortalité élevé des patients constitue une des réalités avec lesquelles les infirmières doivent aussi composer. Si elles ont eu à faire face à la mort auparavant, jamais elles ne se sont heurtées à la perte d'un si grand nombre de patients et surtout aussi jeunes. L'isolement est un autre aspect difficile de la vie au front, où l'on est loin de la famille, de ses proches. Sans compter la fatigue et l'épuisement qui affectent l'état de santé de ces infirmières. Les infirmières en service dans les villes sont un peu plus choyées, elles ont en guise d'hôpital et par conséquent d'abri, des maisons, et même des hôtels ou des châteaux mis à leur disposition par les propriétaires. Par contre, pour celles qui sont près des lignes de combat, elles doivent se contenter de tentes de toile ou d'abris de bois. Elles sont ainsi à la merci des intempéries et du froid mais aussi de la vermine, des poux et parfois des rats. Enfin, les déplacements fréquents entre les centres de soins, inconvénient aggravé par le manque de communication, d'équipements et d'objets personnels, de même que les attaques et les bombardements, font partie de leur vie quotidienne et mettent les infirmières en danger. Et bien que ceci soit accepté comme incontournable en tant de guerre, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une réalité terrifiante.

Elles viennent de tous les milieux sociaux : ouvrières, religieuses, bourgeoises, femmes du monde, jeunes filles de bonne famille. Elles sont de pays différents. En 1917, 6 000 bénévoles rejoignent la Croix Rouge. Sous le feu de l'ennemi, elles assistent les médecins qui opèrent sur le champ de bataille. Toutes ensemble, elles ont apporté une immense contribution à soulager les blessés. Ces femmes venues de tous les horizons ont en commun le sens du devoir, de la fraternité, de l'amour de son prochain. Elles ont joué dans ces moments tragiques, le rôle de la mère, de la sœur, de la fiancée. Elles ont donné aussi leur vie comme Edith Cavell, infirmière britannique, qui pour avoir aidé des soldats anglais et belges à échapper à la captivité des allemands, a été condamnée à mort et fusillée le 12 octobre 1915.

#### Les gueules cassées - Les blessés

Ils s'imaginaient partir pour un été et châtier un ennemi qui en voulait à leur terre, à leur village, à leur famille. Ils ne savaient pas qu'ils allaient connaître le plus terrible des conflits, le seul qui ait été qualifié de "Grande Guerre".

Le soldat blessé devait se panser lui-même avec le paquet individuel qui faisait partie de son paquetage. Un camarade ou un brancardier pouvait l'aider à appliquer un garrot pour stopper une hémorragie ou immobiliser une fracture. Ensuite, il devait se rendre au poste de secours. L'asepsie demeurait sommaire, la boue envahissante et les éclats d'obus menaçants. Puis de là, le blessé était transportait dans un hôpital temporaire, appelé ambulance où l'on procédait à des opérations urgentes. Les blessés, vu leur grand nombre, étaient déposés à même le sol sur leurs brancards.

Après une anesthésie hâtive à l'éther ou au chloroforme, les chirurgiens opéraient jour et nuit à la lumière des lampes à acétylène. Bien des opérés succombaient ensuite de la gangrène due aux infections.

De tous les blessés de la Grande Guerre, les soldats défigurés sont les victimes les plus emblématiques de la violence du conflit : on les évalue entre 10 000 et 15 000.

La V<sup>éme</sup> division de l'hôpital du Val de Grâce a été surnommée le "service des baveux" : malgré les prouesses des chirurgiens qui avaient tenté une impossible réparation, beaucoup de ces blessés n'avaient plus de lèvres ni de mâchoire pou retenir leur salive. Les blessures innéfaçables de leur visage ont constitué, pour ces hommes jeunes, une véritable perte d'identité. Revenus à la vie civile, ils ont eu d'énormes difficultés pour se réinsérer dans une société qui cherchait à oublier les malheurs de la guerre.

En 1921, est fondée L'Union des blessés de la face. Elle a entre autre, pour objectif d'aider ses adhérents à retrouver du travail. L'un d'eux a écrit dans le bulletin de l'association : "Au degré d'incapacité professionnelle, vient s'ajouter la nature même de nos blessures qui constitue à proprement parler l'Horreur. Et, nous comprenons l'hésitation des employeurs empressés de mettre, à la disposition de leur clientèle oublieuse, des employés au sourire correct".

Imaginons, la douleur d'un homme, de retour dans son foyer et que son fils ne veut pas reconnaître comme son père. Blessures physiques mais aussi blessures de l'âme.

Ayons une pensée pour les infirmières qui ont soigné ces hommes, qui ont pansé leurs plaies, qui ont entendu leurs souffrances.

J'ai commencé mon exposé en citant une phrase découverte sur un monument.

Je vais terminer en prenant toujours une autre phrase figurant sur ce monument et rédigée par Juliette Adam :

Toutes ces nobles femmes ont donné aux combattants le secours immédiat et l'espoir d'une courte ou lente guérison. Toutes ont laissé dans le cœur de ceux qui ont survécu à l'horrible hécatombe, le noble sentiment de la reconnaissance.

## Les femmes et le moral des Poilus

Sujet préparé par l'Association des Amis de la Résistance

#### Présidente Madame Marie-Thérèse CLAVERIE Conférencière Madame Silvane MARECHAL-MALACRIDA

La Première guerre mondiale fut la première **guerre psychologique** de l'ère moderne. Pour la première fois, le mental des combattants et des pays en guerre joua un rôle de premier plan. Ce sont les peuples les plus résistants qui l'emportèrent sur les autres, eut égard à tous les sacrifices qu'ils ont consentis

Bon nombre de fois, le sort de nos armées (et des armées ennemies) fut lié à l'effondrement du front, dans cette guerre le moral joua un rôle considérable.

Pour le combattant engagé et confronté aux horreurs, très vite l'image de la femme, de sa famille, de sa compagne, et de l'élément féminin en général sera la seule image d'humanité qui pourra l'aider à tenir.

Avant de parler longuement du rôle de l'échange de courrier dans la grande guerre, il convient de retracer rapidement quelle était la place de la femme dans la société en ce début du vingtième siècle

En 1914, plus que jamais le monde était un monde typiquement masculin où la femme devait se cantonner à son rôle traditionnel de 'bonne épouse et bonne mère'.

Celle-ci ne pouvait pas voter, était exclue de la plupart des emplois de cadre et de la politique, même si elle pouvait être élue (en effet, rien ne l'interdisait dans la constitution de la troisième République).

Avec la guerre, les conditions d'existence des civils se dégradent. Les femmes se reconvertissent dans les usines d'armement, remplacent les hommes dans les emplois secondaires ou, à la campagne, s'occupent de la ferme.

Après leur journée de travail, celles qui sont mariées doivent encore se consacrer, seules, à leur famille, patienter dans des files d'attente interminables pour obtenir (rationnement oblige) à peine de quoi manger ou se chauffer.

Elles vivent dans la peur de perdre leur mari, leur fils, un parent ou un ami; certaines doivent aussi assumer la charge d'un proche, blessé ou invalide.

Cette nouvelle situation des femmes ne durera que l'espace de la guerre. La paix revenue, bon nombre d'entre elles reprendront leur vie et retrouveront leur statut antérieur d'infériorité au travail et à la maison.

Pendant la 1ère guerre mondiale donc, la contribution des femmes à l'effort de guerre a revêtu des formes multiples :

- Courage des **femmes d'agriculteurs** qui, dans une France encore essentiellement rurale et agricole, ont dû assumer à partir de l'été 1914 les durs travaux des champs.
- Dévouement des **infirmières** qui ont soigné les soldats blessés dans les hôpitaux de guerre et les maisons de convalescence.
- Compassion des « marraines de guerre » qui écrivaient et envoyaient des colis aux soldats du front, rendaient visite aux blessés dans les hôpitaux.
- Courage enfin des **femmes des villes** qui ont dû pallier le manque de main d'oeuvre dans de nombreux secteurs d'activité, distribuant le courrier, conduisant les tramways, travaillant plus de 10 heures par jour dans les usines d'armement.

La situation sociales des femmes va se trouver bouleversée par la grande guerre, en effet dans l'inconscient des hommes de 1914, issus d'une société traditionnelle, le rôle de la femme en cas de guerre se cantonnait à l'arrière. La femme devait « garder la maison », maintenir le foyer en attendant le retour du guerrier, **la femme étant rassurante et disciplinée**.

II était inconcevable que la femme participe aux combats, son image n'étant pas associée à la violence, aux armes, à ce titre nous pouvons considérer l'épopée de Jeanne d'Arc comme une exception de notre histoire, puisque dans ce cas précis c'est autant l'héroïne que la combattante qui est mise en valeur.

II faudra attendre la seconde guerre mondiale pour voir les femmes pour la première fois faire « le coup de feu » notamment dans la Résistance où bon nombre d'entre elles prirent part à la lutte physique contre le nazisme.

En 1914, la guerre devait être courte, ou pour reprendre une expression bien connue : « fraîche et joyeuse », bon nombre de paysans enrôlés en Août 1914 pensaient par exemple dans le midi de la France être revenus pour les vendanges.

Lorsque les premières grandes manœuvres commencèrent et que le front Ouest durant l'automne « se stabilisa » dans le Nord Est de notre Nation, il fallu bien se rendre à l'évidence : la guerre allait durer !

En août 1914, les 2 millions d'hommes mobilisés ne bénéficieront pas de permission avant le printemps 1915. C'est à ce moment là qu'apparut pour la société en général, l'Etat français, et l'Etat major le sentiment naturel du rôle des femmes dans la guerre.

Un rôle actif et physique tout d'abord, la vie au front étant très dure pour les Poilus. Nombre d'entre eux furent blessés et nécessitèrent des soins. Pour ceux-là, **les infirmières** vont jouer un rôle important dans le soutien moral mais surtout physique de ces hommes au combat.

Un rôle de réconfort lorsque les rares permissions accordées aux soldats leur permettent de retrouver le cadre familial et d'essayer d'oublier l'horreur du front.

II faut distinguer dans le courrier échangé entre les combattants et l'arrière, celui des mères, des fiancées et des femmes de Poilus. Toutes par le biais de ces mêmes lettres, contribuèrent activement à relancer le moral des troupes. D'autres échanges épistolaires venant des "marraines de guerre" qui écrivaient et envoyaient des colis aux soldats du front et rendaient visite aux blessés dans les hôpitaux eurent le même effet positif.

Il convient de noter que l'échange massif de courrier entre le front et l'arrière fût une « première » dans un conflit, la majorité des engagés savaient en effet lire et écrire, même si pour certains l'orthographe n'était pas totalement maîtrisé.

II faut rendre hommage à la troisième République qui fit de l'Education Nationale une priorité, Education nationale qui permit de renforcer l'unité de notre Nation, et alphabétisa le pays. Le rôle des Eglises catholiques, protestantes dans l'alphabétisation du pays et ce depuis des centaines d'années est également à souligner.

Il n'est pas inutile de rappeler d'ailleurs que les Eglises ainsi que le Consistoire de France se rangèrent dès le début du conflit dans un soutien sans faille aux autorités du pays, consacrant ainsi «**l'Union sacrée**» contre l'ennemi.

#### Les marraines de guerre

La guerre fut une période où les relations épistolaires entre les deux sexes devinrent essentielles.

Il serait superflu d'expliquer aujourd'hui à des Français ce qu'est une « marraine de guerre ». Tous connaissent depuis longtemps le geste infiniment touchant qui consiste, pour une femme charitable, ou même une petite fille, à adopter l'un de ces soldats déshérités qui n'ont pas de famille ou que l'occupation, par l'ennemi de leur pays natal, a privé momentanément de relations avec leurs parents et leurs amis.

Grâce à cette institution bien française, des mots de réconfort et d'encouragement parviennent à ce combattant que, dans une lettre publiée par le « Bulletin des armées », Eugène Brieux avait appelé tout au début de la guerre: Celui qui n'en reçoit pas.

Ce qu'on connaît moins c'est l'historique de cette œuvre, l'extension qu'elle a prise et les services inestimables qu'elle a rendus.

A la vérité, il serait très difficile de dire où et comment fut adopté le premier filleul de guerre, et le nom de la première marraine ne sera probablement jamais connu. Il n'y a pas une œuvre des marraines, il y a plusieurs œuvres similaires, toutes aussi utiles, toutes aussi dévouées et qui, à peu près à la même époque, se sont proposées de mettre en rapport, le plus souvent par l'intermédiaire d'officiers du front, des poilus tout à fait isolés en 1ére ligne et des femmes de cœur.

Le contenu des lettres et les « marraines » de guerre sont parfois touchant et surprenant, par exemple : (lecture d'une lettre avec les fautes d'orthographes)

Chair soldat,

J'ai reçu votre lettre avec bin du plaisir et je les montrée à mes amies à l'école. Tout le mende à l'école vous cannait maintenant et vous aime bien mais c'est moi qui vous aime le mieux. Je suis bien contente de savoir qu'on vous a photograflé et j'attends votre photograflé pour vous regarder.

Mon papa qui est au front osi nous a envoyée la sienne, mais lui c'est en Argone. Il est très bien dessus, il a coupé sa barbe comme avant la guerre. Maman vous fait un pâté. Nous vous enverons un coli demain avec un pâté. Nous en envoyons osi à papa mais lui il est officié.

Au revoir, chair soldat, battez bien fort les boches mais ne vous faites pas blésé surtout.

Je vous embrase.

Simonne D... (écolière de 7 ans)

II est probable que la même idée charitable vint, en même temps, à plusieurs Françaises. On a cité le cas d'un jeune lieutenant qui, se battant près d'Ypres vers la fin du mois de novembre 1914, avait signalé incidemment à sa sœur l'un de ses chasseurs qu'aucune lettre ne venait encourager.

Sans en rien dire à son frère, la jeune fille entreprit une correspondance avec le pauvre soldat et de triste qu'il était, celui-ci redevint gai à la grande surprise de son officier, lequel ne tarda pas à découvrir la raison si touchante de ce changement. Mais, dès le mois précédent, en octobre, l'idée du marrainage avait été lancée et c'est en définitive à Mme Lemaire-Crémieux que revient, croyons-nous, l'initiative de l'œuvre qui ne devait pas tarder à devenir si largement populaire.

Elle-même raconta comment, au mois d'octobre 1914, visitant l'hôpital de la Charité, à Lyon, elle avait été frappée par l'expression lamentablement désolée d'un petit soldat, grièvement blessé, immobile sur son lit de souffrance, attendant stoïquement la mort qui ne devait d'ailleurs pas tarder à venir le prendre.

A toutes les questions, à toutes les offres affectueuses, il répondait d'une voix lasse qu'il ne désirait rien, et aucune parole d'encouragement ne put amener une lueur dans ses yeux ternis par une incurable désespérance.

Ce soldat qui avait bravement fait son devoir, ne possédait ni parents proches ou éloignés, ni amis intimes susceptibles de s'intéresser à lui. C'était le « sans famille » qui, depuis la mobilisation jusqu'au jour où il rendit le dernier soupir sur un lit d hôpital, ne reçut pas une seule lettre.

Le souvenir de ce soldat hantait l'esprit de Mme Lemaire-Crémieux et sa pitié s étendait à tous ceux qui, sur le front, se trouvaient dans le même cas. Par analogie, elle pensa aussi aux mères, aux épouses dont le fils ou le mari était tombé au champ d'honneur. Il lui parut qu'il serait à la fois noble et utile de mettre en relations ces êtres qui souffraient sans se connaître, et trouveraient sans doute dans un rapprochement une atténuation à leur malheur à leur tristesse...

Et puis il y avait tant en France de ménages sans enfants, de vieilles demoiselles toutes prêtes à reporter leur affection sur un soldat !

C'est ainsi que peu à peu le projet ingénieux de doter certains poilus d'une marraine se précisa. Pour le mettre en pratique il n'y avait qu'un moyen: s'adresser à la grande Presse. Mme Lemaire-Crémieux rédigea donc une note qui expliquait le but de l'œuvre et l'envoya à plusieurs journaux.

Un détail intéressant montrant l'opinion d'une partie de notre population : la petite dactylographe de Lyon à laquelle elle s'était adressée pour la rédaction de la note, refusa tout salaire. « Du moment qu'il s'agit, dit-elle, de venir en aide à nos braves soldats, de leur apporter un réconfort, je veux contribuer dans la mesure de mes moyens à cette bonne œuvre et je n'accepterai pas un sou. »

Plusieurs grands journaux insérèrent la note. Le succès fut si considérable que l'un d entre eux reçut, à lui seul, en quelques jours, plus de 2.000 lettres tant de futures marraines que de filleuls postulants.

Toutefois la proportion n'était pas égale et, il y eut plus de demandes de poilus que d offres de marraines, beaucoup de marraines adoptèrent donc plusieurs filleuls, ce qui a un peu rétabli l'équilibre.

Lorsque un soldat isolé du front recevait une lettre ou un colis de victuailles sa joie était si grande que cela se savait vite dans la tranchée et, aussitôt, les demandes affluaient: « *Procurez-nous aussi des marraines* » réclamaient les autres soldats.

Exemple de lettre

1er Mai 1916

Chère Madame,

Je ne pourrai jamais trouver les mots qu'il faudrait pour vous témoigner ma reconnaissance. Vous êtes sans doute la personne à laquelle je pense le plus durant les longues heures d'inaction et de rêverie dans la tranchée, et il y a un mois je ne soupçonnais même pas votre existence, et je ne vous ai jamais vue.

C'est notre lot à nous les abandonnés, les parias, de nous accrocher ainsi à l'affection inconnue qui se penche vers notre souffrance, puisque nous ne connaissons personne et que nous ne savons pas qui nous sommes.

Vos lettres m'émeuvent jusqu 'aux larmes. L'autre jour quand j'ai lu que votre fils a été tué en Alsace et que vous avez adopté un filleul pour le remplacer, j'ai eu du chagrin comme si je l'avais connu. La prochaine fois que je prendrai part à une action, je penserai à lui et je ferai mon possible pour le venger.

Croyez, Madame, à mon affection la plus respectueuse et la plus dévouée.

#### J.L. Caporal Auileme chasseurs à pied

C'est une véritable bonne fortune pour lui, en effet, de recevoir au moins deux fois par semaine une lettre toujours très gaie où les midinettes s'efforcent de le distraire, en lui racontant les mille petits incidents de leur vie quotidienne. Le plus souvent possible, ces braves petites Françaises, qui se privent d'un gâteau ou d'une tablette de chocolat, envoient à leur protéger un colis assez confortable qui représente toutes leurs économies.

Cette œuvre n'aura pas que des bénéfices immédiats. Si elle avait seulement procuré à quelques milliers de combattants un peu de bien-être physique et de réconfort moral, elle aurait déjà rendu des services inappréciables. Elle fera mieux, ayant appris à des êtres de classes sociales différentes qui s'ignoraient avant la guerre, à se connaître, à s'estimer et à s'aimer. Beaucoup de marraines ne se désintéresseront pas de leurs filleuls à la fin des hostilités; elles les aideront à repartir allègrement dans la vie, à reconstituer leur foyer, souvent elles leur permettront d'améliorer le sort de leur famille.

Le rôle des marraines de guerre fut à ce point important que le Kaiser, en date du 28 juin 1916 interdit de faire parvenir aux soldats prisonniers en Allemagne les lettres de leurs marraines.

Un autre avantage de cette institution est que les lettres si simples et si émouvantes des poilus ont fait connaître la guerre sous son véritable jour à de braves gens de l'arrière qui, n'ayant personne au front, n'imaginaient pas le sacrifice des combattants.

La moindre lettre écrite dans la tranchée, même constellée de fautes d'orthographe, apportait en effet un peu de l'atmosphère du champ de bataille.

Les demandes de « marraines » de la part de poilus pouvaient revêtir un accent dramatique

Aux armées, le 14 décembre 1915.

Je suis sur le front depuis le 2 septembre 1914. Je suis du Pas-de-Calais, mon pays est envahi, par les Boches. J'ai trente-cinq ans; ma femme est morte le 2 octobre 1914, foudroyée par une embolie au cœur à la suite de la peur des

Allemands; mes trois enfants sont allés rejoindre leur maman, emportés tous les trois par la grippe infectieuse. Depuis, je traîne ma tristesse sur tous les champs de bataille pour venger mes morts. Je suis seul sur la terre et je n'ai pas reçu aucune lettre depuis un an, sauf les quatre actes de décès. Ma femme et mes enfants étaient réfugiés près de Saint-Foi, en pays non envahi.

Je tenais à Lens une maison de commerce, épicerie, meubles, bicyclettes et machines à coudre. Si une Marraine charitable voulait bien s'intéresser à mon triste sort, je lui serais bien reconnaissant.

Veuillez agréer mes salutations respectueuses.

*X*...

II n'était pas rare que les « marraines » finissent par rencontrer physiquement leur poilu, témoin cette lettre non dénuée d'humour.

Très heureux d'apprendre que ma chère petite Marraine sera moins intimidée en me revoyant; nous faisions d'ailleurs déjà une bonne paire d'amis sur la fin, dans la première permission, et je ne peux m'empêcher de sourire parfois quand je songe au tableau que nous faisions quand elle venait me chercher par la main à la cuisine pour aller faire des tranchées au salon.

Plus que l'aspect matériel, c'est l'échange qui est recherché, avant d'ouvrir le précieux colis qui leur apporte du tabac, une pipe, du chocolat, du linge, les soldats lisent toujours la lettre d'abord.

Les gâteries de la marraine font plaisir, mais les bonnes paroles, si délicatement exprimées, de la lettre qu'on relit plusieurs fois, ces bonnes paroles-là n'ont pas de prix. Ce sont elles qui nourrissent le cœur.

Les marraines de guerre constituèrent donc ce que l'on peut appeler une «correspondance organisée», il existait cependant à côté de ces échanges originaux, les liens épistolaires qu'entretenaient les poilus avec leurs épouses, mères, amies et leur famille en général.

Il convient dès lors de tenter de dresser le rôle que ces échanges ont pu générer lors du conflit.

#### La correspondance familiale

Correspondre avec la famille (épouse, mère, ou sœur..) permet au poilu de garder un lien très fort avec elle bien sur, mais plus encore avec son lieu de vie, son village, sa ville ou son quartier. De ce fait, cette correspondance est la plus fréquente possible.

Connaître les nouvelles de l'arrière permet au soldat d'oublier un temps soit peu l'univers violent qu'il vit quotidiennement, cela permet en outre de continuer à gérer à distance le foyer :

« tu me dit que tu a vendu tes lapins sur ce que tu me dit, tu les a bien vendu » ainsi s'exprime le poilu Georges Bié à sa femme le 28 Avril 1918 ;

Cela assure une continuité, et permet également d'envisager le retour, malgré la mort qui rôde autour du combattant. Parler d'avenir c'est incontestablement braver cette mort omniprésente.

Pour l'épouse, les nouvelles du Front permettent de faire baisser l'inquiétude, et surtout de mieux partager ce que son mari subit au front. Quelques fois, lorsque le mari tombe au champ d'honneur, connaître les circonstances de sa disparition, si elles n'enlèvent pas la douleur permet d'en atténuer les effets.

Le poilu Charles Constant du 369<sup>éme</sup> régiment d'infanterie annonce à l'épouse d'un de ses amis tués au combat les circonstances de sa mort en ces termes :

« son sergent m'a dit qu'il a reçu une balle de mitrailleuse en pleine tête en débutant l'attaque (...), je peux vous certifier qu'il fut ramassé le jour même, n'étant resté aucun camarade sur le terrain, je crois qu'il a été enterré au cimetière de Cuvilly, (,,) il fut atteint au combat à Mortemer-Sorel ».

Les annonces de décès relatent souvent **une mort rapide et sans souffrance**, cela permet d'apaiser un peu l'épouse, en outre connaître le lieu de la sépulture de son défunt mari représente dans une société traditionnelle chrétienne c'était le cas de la France en ce début de siècle un réconfort certain.

Bon nombre de soldats ont tout simplement « disparu » au combat, déchiquetés par un obus, coulés avec leur navire, enterrés sur le front. La maigre satisfaction de pouvoir se recueillir sur une tombe (et quelquefois prier) permettait de «faire son deuil » pour la famille.

Correspondre avec son épouse, permet au soldat de préparer sa famille à une nouvelle dramatique, le soldat voyant les morts s'accumuler ne peut pas s'empêcher d'imaginer sa fin brutale, pouvoir en parler avec son épouse est une preuve de lucidité, de pragmatisme et cette approche si elle ne dédramatise en rien l'événement joue sur le mental du poilu en faisant baisser la pression sur un homme qui par cette préparation a le sentiment d'avoir assumer ses responsabilités jusqu'au bout.

Ainsi ce soldat écrivant à son épouse aborde finement le sujet des sacrifices consentis par la troupe en ces termes : « pour moi ma bonne Suzanne, je les ai envisagés tous, même les plus durs, les plus pénibles, celui qui nous déchirerait le plus et je m'y prépare chaque jour davantage, non que je sois plus exposé aujourd'hui qu'hier, non, mais parce que la rafale qui secoue notre malheureux pays, peut aussi s'abattre sur notre foyer, y pense tu ? t'y prépares-tu ? »

Correspondre avec son épouse permet de ramener le combattant à la normalité de la vie, dans un temps forcément exceptionnel où se lever le matin pour aller au combat était une prouesse sachant que cela pouvait être le dernier. La normalité, les petits soucis de la vie comme exutoire à l'inquiétude du front.

Ainsi ce poilu qui répondant à son épouse commence par s'excuser « merci de ta bonne lettre du 13 et puisqu'il faut l'avouer, j'avoue, eh bien oui, j'ai eu une petite crise de goutte (...) néanmoins, je n'ai pas interrompu mon service aux avant postes, et que je ne voulais pas vous inquiéter (...) ne te tourmente pas, et sois certaine que je ne commets aucune imprudence.. »

Cette lettre décrivant les petits soucis de santé de ce poilu alors que partout autour de lui des hommes s'écroulent peut paraître d'un premier abord surréaliste, elle n'en est pas moins touchante.

Enfin la correspondance avec l'épouse permettait d'améliorer l'ordinaire par les envois que recevait le soldat, témoin cette belle lettre de retour d'un poilu à sa femme qui énumère tel un trésor sa dernière livraison : « Deux mots à la hâte pour te dire que je viens de recevoir ce matin, ton colis venu par le dépôt, et absolument intact. Il contenait: 2 chemises, 2 flanelles, 2 caleçons, 2 mouchoirs, 3 paires de chaussettes, 1 saucisson, 2 boites de sucreries. De tout cela merci beaucoup et ce colis va me rendre grand service je te l'assure ».

Les dernières correspondances en Novembre 1918, permettent aux soldats de relater jusqu'à l'ultime minute de l'armistice à la onzième heure de ce onzième jour de ce onzième mois les combats menés. Ainsi un des téléphonistes détaché au 142éme régiment d'infanterie raconte que « jusqu'à 11 heures moins cinq on se battait encore furieusement, puis à 11 heures juste, tout a cessé de part et d'autre, on a monté sur le parapet, (...) nous on chantait : la guerre est finie. »

Ce poilu exprime alors son émotion et ne peut pas croire que la guerre est finie : « Enfin je ne puis me figurer que tout est fini de ce cauchemar, (...) Quelle joie cet heureux jour et surtout plus de guerre et la vie sauve » ajoute t"il, l'histoire devait cependant malheureusement lui donner tort !

Pour conclure il nous faut aborder le sujet épineux des relations hommes/femmes durant la guerre.

Catastrophe humaine, la Grande Guerre cause des millions de morts et bouleverse une génération.

Les hommes partis au front, les femmes doivent souvent accomplir elles-mêmes des tâches considérées jusqu'alors comme masculines. Les soldats fréquentent avec assiduité les bordels.

Pour ne pas ruiner le moral des troupes, tout en voulant lutter contre la dénatalité, le gouvernement français invente la "permission" : quelques jours de repos loin du front, au cours desquels le soldat (appelé "poilu") va reprendre des forces "auprès de sa blonde".

Bien qu'en état de siège, Paris demeure la capitale des plaisirs. D'ailleurs, les prudes soldats américains protestants vivront un choc culturel, en découvrant la liberté sexuelle à la française.

Confrontés à la mort sur le front, ils découvrent la vie, le vin et les femmes à Paris. De retour au pays, ils enrichiront la langue anglaise d'une expression : "French Kiss ".

La guerre pourtant favorise le clivage sexué puisque sont opposés les combattants des non combattants. Le cinéma», la presse véhiculent cette division en opposant le poilu connoté comme viril et la féminité.

Des allusions à connotation sexuelle se multiplient, la virilité de l'ennemi est remise en cause " on va aller couper les moustaches du Kaiser".

La place de la femme dans cette société guerrière est symbolisée par le modèle de Pénélope. Une femme dévouée attendant son mari, accaparée par les tâches domestiques. Or ce modèle va évoluer pendant le conflit.

Les chefs militaires s'interrogent sur la meilleure façon de préserver le moral de leurs troupes. La durée de la guerre va engendrer un renversement des valeurs : la prostituée va être en partie réhabilitée au détriment de l'épouse ou de la marraine.

Dans un premier temps, les hygiénistes considèrent que les relations sexuelles sont source de ramollissement, les lieux de prostitution se font discrets comme les salles de spectacle.

Pour autant, le conscrit fréquemment pour fêter son départ choisit le lupanar.

Dans un deuxième temps, l'armée se montre plus conciliante avec les prostituées qui n'hésitent pas à se rapprocher du front pour rencontrer leurs clients, certaines font des passes gratuites alors que les conférences sur les bienfaits de chasteté montrent leur inefficacité.

Aussi, pour des soucis prophylactiques, l'état major va fournir des locaux à partir de 1918 pour permettre à des bordels de s'installer, le soldat a besoin de vérifier ses capacités viriles.

La prostituée participe à l'effort de guerre tandis que l'épouse demeure la gardienne du foyer.

La crainte d'être trompé représente une angoisse pour le mari soldat, la femme mariée semble plus dangereuse que la prostituée, qui elle est acceptée, les valeurs et repères seront alors renversés. La « normalité » reviendra pourtant rapidement à la fin du conflit.

## Que de Volonté et de Courage...Vivent les Françaises!

#### Bibliographie

2004

Françoise Thébaud, *La femme au temps de la guerre de 14*. Editions Stock/ Laurence Pernoud.1986 Evelyne Morin-Rotureau, 1914-1918: *combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*. Editions Autrement.

Bibliothèque de travail (magasine) n°476 : La vie sous l'occupation 1914-1918. 20 Novembre 1960.

Emilie Carles, Une soupe aux herbes sauvages. Editions Robert Laffont, Paris 1981,1995.

Alice Ferney, dans la guerre (roman). Actes Sud 2003

Annie Moulin, les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours. Editions du seuil, 1988

Jean-Pierre Gueno et Yves Laplume, Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front. Radio France, 1998

Arthur Conte, les paysans de France de l'an 1000 à l'an 2000. Editions Pion, 2000 (pages 302 à 307)

Sous la direction de Georges Duby et Armand Wallon, *Histoire de la France rurale de 1914 à nos jour*. Tome IV. Seuil, 1977

Stéphane AUDOUIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *La Grande Guerre 1914-1918*, Découvertes Gallimard, 1998 Françoise THEBAUD, « *L'industrie aussi fait la guerre* », Les Collections de l'Histoire n°21, Octobre Décembre 2003.

T. Trilby, Parisienne 1914 – Infirmière 1915 – Revue la guerre des Nations n° 2

Yvonne KNIBIEHLER, les Anges Blancs: naissance difficile d'une profession féminine.

Jacques Henri LEFEBVRE, Verdun, les Editions des Riaux –août 2005.

#### Sites Internet:

www.Jacquesmarseille.fr

http://Verdun-1916.chez-alice.fr/frameg/miroirl.html

http://www.ac-rennes.fr/orient/egalchanc/fem3rep/guerre/index.htm

http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr

http://clio.revues.org

 $\underline{http://crdp.ac\text{-}reims.fr}$ 

http://memoire 78.fr

http://www.mccord-museum.qc.ca/fr

http://membres.lycos.fr/femmeguerre1

http://www.ac-nancy-metz.fr